

# LA NOUVELLE-FRANCE

REVUE DES INTÉRÊTS RELIGIEUX ET NATIONAUX

DU

CANADA FRANÇAIS

---

---

TOME VII

MARS 1908

N° 3

---

---

## L'ÉGLISE ET L'ÉDUCATION

—  
XIV

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX ET LA FORMATION MORALE DANS  
L'ŒUVRE ÉDUCATRICE.

L'histoire du rôle glorieux joué, pendant dix-neuf siècles, par l'Eglise catholique dans l'œuvre de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse est si pleine, si suggestive, qu'il en jaillit, comme d'un vaste réflecteur, les plus utiles et les plus lumineux enseignements.

Faisant de cette œuvre capitale l'une des premières fonctions de son auguste ministère, l'Eglise s'y est dévouée avec toutes les énergies de sa foi, toutes les ressources de son zèle, toutes les influences de sa doctrine. Elle y a mis également et sa tête et son cœur. Les principes catholiques sur l'éducation sont donc là, dans cette action bienfaisante, comme la théorie est dans la pratique, comme la cause est dans les effets, comme la pluie et la chaleur sont dans les gerbes d'une opulente moisson.

De nos jours, toutefois, si important est le problème de l'école, si nombreuses et si graves, si complexes et si périlleuses sont les erreurs qui l'enveloppent, qu'on ne saurait avec trop de soin en

aborder l'étude, ni l'exposer avec trop de précision aux esprits sincères, ni leur présenter avec trop d'ampleur et sous une forme trop détaillée la vraie et sûre doctrine en matière d'éducation.

L'entreprise est délicate, mais son opportunité nous justifie de la tenter.

Après avoir, dans une série de tableaux historiques, retracé bien sommairement sans doute ce que l'Eglise a fait pour l'instruction du peuple, nous allons maintenant essayer de faire voir sur quels principes son œuvre se base et quelles doctrines elle oppose aux opinions fallacieuses de ses contradicteurs.

Nous nous trouvons ici en face d'une double question : question de droit et question de moyens.

A qui, d'après le droit chrétien, appartient l'œuvre nécessaire et fondamentale de l'éducation, et quel est, dans la réalisation multiforme de cette œuvre, le rôle véritable qui incombe soit aux parents, soit à l'Eglise, soit à la puissance civile ?

Quels sont, en outre, au regard de l'enseignement catholique, les procédés et les moyens d'action les plus aptes à faire de l'enfant et du jeune homme, en même temps qu'un citoyen convenablement instruit, un chrétien ferme dans sa foi, de principes sûrs et de bonnes mœurs ?

C'est à résoudre ces deux questions que sera consacrée la seconde partie, exclusivement doctrinale, de la présente étude.

Nous y préluiderons par quelques considérations préalables dont l'importance ne saurait échapper à quiconque veut se donner la peine d'étudier et d'approfondir le concept essentiel de l'éducation.

L'œuvre éducatrice, envisagée dans les éléments qui la composent, embrasse-t-elle comme une partie constituante d'elle-même l'enseignement religieux et la formation morale ? Au contraire, peut-on librement et impunément faire fi de ces influences et fermer l'âme de l'enfant à tout ce qui n'entre pas dans les cadres de l'instruction profane ? Peut-on, par une sorte de cloison étanche, isoler l'éducation purement intellectuelle de cette autre édu-

---

---

cation qui s'applique à former le caractère et à moraliser le cœur ?

Jusqu'à l'époque de Jean-Jacques Rousseau, et de la Révolution qui mit en décrets et traduisit en actes les théories radicales du philosophe de Genève, il n'était pas venu à la pensée des éducateurs de l'enfance et de la jeunesse de laisser hors de l'école l'enseignement moral et religieux.

Loin de là : c'est sur cette base réputée indispensable à toute saine éducation que les pères de famille, les ministres de l'Église et les représentants de l'État faisaient, d'un commun accord, reposer tout l'édifice scolaire. La synthèse historique, que nous avons tracée, des œuvres et des institutions pédagogiques et littéraires créées par les siècles chrétiens, en est l'irréfutable preuve. Non seulement dans les écoles dirigées par le clergé régulier ou séculier, mais dans toutes celles qui étaient aux mains de simples laïques, la religion et la morale avaient leur place, ordinairement la place d'honneur. On y enseignait le catéchisme et les notions les plus essentielles de la foi ; on appuyait sur cet enseignement les préceptes de la morale ; on ne croyait pas faire violence à la liberté de l'enfant en lui inspirant de bonne heure, avec l'amour de la religion, des sentiments d'une piété sincère, et en imprimant dans tout son être des habitudes de moralité, de discipline et de devoir.

Rousseau le-premier eut l'audace de s'élever contre ce système consacré par la sagesse des siècles. Conscient de sa témérité, dans la préface de son livre sur l'éducation intitulé *Emile*, il écrivait : « On croira moins lire un traité d'éducation que les rêveries d'un visionnaire sur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'est pas sur les idées d'autrui que j'écris ; c'est sur les miennes. » Langage de novateur. Que prétendait ce cuistre aussi orgueilleux que disert ? — Que l'homme naît sans mauvais instincts<sup>1</sup> ; — que,

---

1 — « Quand la volonté des enfants n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement ». (*Emile*, p. 123 ; *Œuvres*, t. VI, nouv. éd., 1822).

la nature n'offrant rien que de bon, l'éducateur ne doit ni en comprimer la liberté ni en violenter les penchants <sup>1</sup> ; — qu'il faut donner pour ressort à l'éducation non des motifs de devoir et d'obéissance <sup>2</sup>, mais des raisons d'intérêt ; — bref, qu'il faut instruire l'enfant sans former sa conscience et sans lui parler de Dieu <sup>3</sup>.

Rousseau niait donc le péché originel, vérité primordiale enseignée par la foi, confirmée par l'expérience, indissolublement liée au christianisme rédempteur. Le Play <sup>4</sup> voyait dans cette négation l'erreur mère d'où ont jailli tant de conséquences funestes pour l'homme et pour la société. Il la condamnait au nom des faits ; l'Eglise la condamne au nom de Dieu lui-même qui nous a, en termes formels, révélé notre déchéance primitive et les blessures profondes faites par l'orgueil d'Adam à notre nature dégénérée.

L'homme apporte en naissant ces stigmates héréditaires. Deux forces ennemies se disputent l'empire de son âme. Il se sent tiré en sens opposés. Si sa tête regarde le ciel, ses pieds traînent dans la fange ; si de nobles élans l'emportent vers le bien, d'inaouvables instincts l'inclinent vers le mal. Son esprit est lourd, sa volonté fragile ; dans ses sens fermente la révolte. Conçoit-on une éducation vraiment digne de ce nom qui, tout entière aux soins du corps ou à la culture de l'esprit, dédaigne la culture du cœur, ne témoigne aucun souci de l'unique formation par laquelle l'homme, averti, mis en garde contre lui-même, pourra triompher

1 — « Il ne faut point contraindre un enfant de rester quand il veut aller, ni d'aller quand il veut rester en place ». (*Ibid.*).

2 — « Connaître le bien et le mal, sentir la raison des devoirs de l'homme, n'est pas l'affaire d'un enfant ». (*Ibid.*, p. 139).

3 — « Je prévois combien de lecteurs seront surpris de me voir suivre tout le premier âge de mon élève sans lui parler de religion. A quinze ans, il ne savait s'il avait une âme, et peut être à dix-huit n'est-il pas encore temps qu'il l'apprenne ; car, s'il l'apprend plus tôt qu'il ne faut, il court risque de ne le savoir jamais ». (*Ouv. cit.*, t. VII, p. 119).

4 — Voir Baunard, *La foi et ses victoires*, t. II, pp. 412-417 (2<sup>e</sup> éd.).

---

---

de ses instincts pervers et mener une vie conforme aux directions de sa foi et aux prescriptions de sa raison ?

Elevons plus haut le regard et rappelons-nous les grandeurs de notre destinée.

L'enfant, au sortir des eaux du baptême, porte sur son front la marque d'une vocation divine. Cette vocation surnaturelle a ses exigences et ses besoins : elle nécessite des connaissances qui lui soient proportionnées ; elle est, pour l'âme, le principe d'aspirations supérieures ; elle lui imprime un essor nouveau ; elle lui crée des conditions et des obligations particulières, soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre civil.

Dans l'ordre religieux, n'est-il pas évident que l'homme ne saurait répondre à l'appel de son Créateur ni remplir tous les devoirs imposés à sa conscience, si une éducation appropriée, en lui ouvrant les mystères de la vie future, ne l'instruit des vérités qu'il faut croire et des préceptes qu'il faut observer ?

Dans l'ordre civil lui-même, cette formation chrétienne est nécessaire<sup>1</sup> : c'est elle qui donne au citoyen l'intelligence vraie de son rôle, elle qui lui inculque le respect de l'autorité et le dévouement à la chose publique, elle qui lui montre par quels principes religieux et moraux les sociétés se soutiennent, et comment, lorsqu'elles méprisent Dieu et ses lois, les puissances les mieux établies se font les ouvrières de leur propre déchéance.

Voilà pourquoi, — et de tout temps ce fut le sentiment des sages, — l'enseignement religieux et la discipline morale constituent deux éléments précieux, deux facteurs indispensables dans l'œuvre éducatrice.

Et puisque, dès le berceau, l'enfant est appelé à la vie surnaturelle et que de bonne heure aussi cette vocation trouve un obstacle dans sa propension au mal, il importe que dès lors la main d'un éducateur éclairé et vigilant s'étende bénévolement vers lui,

---

1 — Voir l'encycl. *Officio sanctissimo* de Léon XIII, 22 déc. 1887.

qu'elle le fixe dans la voie du bien, qu'elle l'y maintienne à la lumière des vérités de la religion, qu'elle le fasse marcher droit et ferme à travers toutes les séductions du monde et tous les écueils des passions. « Vénérables Frères, disait Léon XIII en s'adressant aux évêques de Hongrie <sup>1</sup>, formez la jeunesse, dès la plus tendre enfance, aux mœurs et à la sagesse chrétiennes; c'est une affaire qui aujourd'hui, plus que toute autre, intéresse non seulement l'Eglise, mais l'Etat? C'est ce que comprennent parfaitement tous ceux qui ont de saines idées; aussi voit-on, en beaucoup d'endroits, un grand nombre de catholiques se préoccuper vivement de bien élever la jeunesse et consacrer à cette œuvre la meilleure part de leur activité, sans se laisser effrayer par la grandeur des sacrifices et le poids du travail. »

Saint Thomas d'Aquin, dont le génie a scruté tant de graves questions, ne s'est pas désintéressé du problème de l'éducation. Il y a même consacré un traité particulier <sup>2</sup>. Voulant faire voir comme l'enfance est l'âge le plus docile aux enseignements de la science et aux inspirations de la vertu, il se sert des comparaisons à la fois les plus justes et les plus gracieuses. « Une cire molle, dit-il <sup>3</sup>, reçoit très bien l'impression qu'on veut lui donner. On ploie et on dirige plus aisément une jeune branche qu'une poutre. On dompte, on dresse et on rend propre aux usages domestiques les jeunes animaux. » L'enfant est cette cire molle que sa plasticité rend susceptible de toutes les formes, cet arbrisseau flexible que l'horticulteur ploie, émonde, dirige à son gré, ce jeune fauve que l'habile dresseur assujettit à toutes ses volontés.

Veut-on que l'homme mûr, battu par le flot du doute, blasé, succombant peut-être sous le poids moral qui l'accable, puisse un jour, en se retournant vers le passé, puiser dans ses souvenirs

---

1 — Encycl. *Quod multum*, 22 août 1888.

2 — *Traité de l'éducation des princes, Opuscules*.

3 — L. V, ch. 4.

d'enfance, dans ses impressions de jeunesse, dans le spectacle d'années heureuses et pieuses, un renouveau de foi, un regain d'ardeur virile et de courage pour le bien ? Qu'on fasse luire, au seuil même de sa vie, le flambeau des doctrines religieuses ; qu'on verse dans son âme encore neuve, comme une coulée de riche métal, les notions élevées, les suggestions salutaires, les persuasions moralisatrices, par lesquelles se forment les habitudes saines, se trempent les caractères généreux, se préparent les fières et triomphantes résistances aux assauts répétés de l'erreur et du mal. « Le jeune homme, a dit l'Esprit-Saint <sup>1</sup>, suit sa voie ; même lorsqu'il aura vieilli, il ne la quittera pas ». Cette voie peut être bonne ou mauvaise ; il dépend beaucoup, il dépend principalement de l'éducateur et de ses leçons qu'elle soit une voie d'honneur, de probité et de justice.

La jeunesse est le printemps de la vie. Quand ce printemps donne toutes ses fleurs, il s'en exhale un parfum pénétrant de religion et de piété qui embaume toute l'existence humaine, qui fortifie dans le bien, console dans la douleur, prémunit l'âme inconsciente et frivole contre les enivrements du vice. Pour cela, que faut-il ? plonger l'enfant, l'adolescent, le jeune homme dans une atmosphère pleine de Dieu et des choses divines ; purifier la sève qui court abondante dans ses veines ; faire que ses facultés s'ouvrent avidement à tout ce qui est bon, à tout ce qui est juste, à tout ce qui est noble. Saint Thomas <sup>2</sup> cite comme un axiome cette sentence d'Aristote : « Un vase garde toujours l'odeur de la première liqueur qu'il a contenue. » Le jeune chrétien qui, pendant des années, s'est nourri de la substance même de la foi, qui en a, par ses prières, par ses études, par tous ses actes, aspiré et absorbé les purs et spirituels éléments, garde en effet dans les plus intimes replis de son âme, même si son esprit se fausse, même si

---

1 — Prov. XXII, 6.

2 — *Ouv. cit.*, l. V, chap. 5.

---

son cœur s'égarer, un reste de bonté surnaturelle et de grandeur morale qui fera son salut.

Aussi bien, ajoute saint Thomas, l'honneur que l'on rend à Dieu dès le jeune âge par une conscience pure et une conduite religieuse lui est très agréable et ne manque pas d'attirer des grâces de choix. « Le Seigneur aima l'évangéliste saint Jean d'un amour particulier, parce qu'il l'eut à sa suite dès sa jeunesse. Eh ! quoi d'étonnant que Dieu accorde ainsi ses préférences à celui qui, au lieu d'attendre pour le servir les glaces de l'âge, lui dévoue la ferveur de ses premières années : le jeune homme offre à Dieu ce que la vie a de meilleur, sa fleur, sa vigueur, tandis que le vieillard ne lui en réserve que les restes <sup>1</sup>. »

Il est donc de toute importance, disons mieux, de suprême nécessité que dans l'œuvre de l'éducation entrent dès le principe l'instruction religieuse et la formation morale. Dieu, âme, justice, conscience, devoir : ce sont les premiers mots qui doivent retentir aux oreilles de l'enfant, les premières idées que l'éducateur doit faire pénétrer dans son esprit, les premiers objets qu'il doit offrir aux chastes émotions de son cœur. Il doit lui redire souvent les préceptes de la loi morale qui domine toutes les autres ; lui mettre souvent sous les yeux les beautés de la vertu, les obligations qu'elle comporte, les avantages qu'elle procure, les pratiques qui en sont à la fois le produit et l'aliment. C'est encore son devoir de tempérer, par le frein d'une discipline salutaire, les saillies de son caractère vif et fantasque, comme aussi de soumettre aux règles d'une bonne tenue et aux exigences de la modestie chrétienne tous les mouvements extérieurs de sa vie.

Ce travail commence au foyer de la famille ; il se poursuit à l'église où la parole du prêtre, messagère de l'Évangile, éclaire les intelligences, tandis que la grâce de Dieu, par une vertu singulière, pénètre et vivifie les cœurs. Est-il, en outre, nécessaire

---

1 — *Ibid.*

---

que, par les soins de l'instituteur, il s'effectue au sein même des établissements scolaires ?

Telle est la question vitale qui soulève depuis un siècle de si ardues controverses et où se rencontrent dans une lutte acharnée l'Église catholique d'une part, et de l'autre tous ceux qui se font de l'école une arme pour la combattre.

Il suffit pourtant de se rappeler en quoi consiste l'éducation, et à quel juste titre on la définit le développement graduel des diverses facultés de l'homme, pour comprendre qu'on ne peut séparer de l'instruction profane l'enseignement moral et religieux. — La raison intrinsèque de cette inséparabilité, observe excellemment Cavagnis<sup>1</sup>, réside dans l'unité de la personne humaine. Cette unité, en effet, demande que les facultés de l'homme se développent avec ordre et dans un concert harmonieux. Or, ce qui prime en nous, ce qui importe plus que tout le reste à la direction de notre vie, c'est le sens religieux, c'est la droiture morale sans laquelle l'homme ne peut parvenir à sa fin dernière. Il faut donc que l'enseignement dont ces dispositions d'âme sont le fruit, obtienne dans l'éducation générale la plus large place. D'autre part, si l'enfant ne recevait dans l'enceinte de l'école aucune leçon de ce genre, si on ne l'y instruisait que de choses matérielles sans jamais élever son esprit vers de plus hauts horizons, il ne tarderait pas à conclure que cette instruction-là seule mérite son estime, et c'en serait fait, chez lui, de la religion et de la vertu.

Léon XIII, encore archevêque de Pérouse, dans une lettre pastorale sur les erreurs courantes contre la religion et la vie chrétienne, développait ainsi la même pensée. « Il faut, disait-il à ses diocésains, distinguer l'*instruction* de l'*éducation* <sup>2</sup> et la sim-

---

1 — *Institutiones juris publ. eccl.*, vol. III, p. 19 (3<sup>e</sup> éd.).

2 — Le pontife prend ici l'éducation dans son sens restreint, non dans le sens général qui en fait une œuvre d'ensemble dont l'instruction n'est qu'une partie.

ple culture intellectuelle de la formation morale, de la formation du cœur. La première consiste à orner les jeunes intelligences d'un certain nombre de connaissances qui varient selon l'âge des enfants et leur aptitude à appliquer au travail leurs facultés intellectuelles et physiques. La seconde, l'éducation, qui a pour but de parfaire le développement moral de l'enfant, lui enseigne à mettre en pratique, dans la vie de famille et dans la vie sociale, les grands principes religieux et moraux. Avec de la science, de l'instruction, vous aurez des jeunes gens instruits et savants, l'éducation vous donnera des citoyens honnêtes et vertueux. Celle-là, sans le secours de celle-ci, sert plus à rendre vain l'esprit du jeune homme qu'à le former véritablement. Au contraire, une bonne éducation, sous la direction de cette religion divine qui agit sur le cœur de l'homme en lui inspirant de pures et généreuses affections, parvient à enraciner la vertu dans les âmes les plus grossières, sans le secours de la science et de l'instruction. L'instruction ne suffira donc pas, si étendue, si variée soit-elle, pour assurer l'heureux avenir de vos fils, si vous négligez leur éducation <sup>1</sup>. »

On comprend par là combien il est désirable que l'éducateur, surtout à l'école primaire, fasse de l'enseignement religieux et de la formation morale de ses élèves non seulement une partie essentielle, mais encore l'élément principal et prédominant de son œuvre. « Dans les écoles, écrivait Pie IX <sup>2</sup>, la doctrine religieuse doit avoir le pas en tout ce qui touche soit l'éducation soit l'enseignement, et dominer de telle sorte que les autres connaissances y soient considérées comme accessoires. » L'Eglise, en fait, s'est toujours souciée de mettre au premier rang dans l'école ce qui tient la première place dans la vie.

Sans doute, l'éducation, considérée dans son ensemble, est de

---

1 — *Œuvres pastorales* de Son Em. le Card. J. Pecci, t. I (2<sup>e</sup> éd., trad. Lury, pp. 135-136).

2 — Lettre à l'Archevêque de Fribourg, 14 juillet 1864.

---

---

nature mixte : elle comprend, quoique subordonnés les uns aux autres, divers éléments d'ordre physique, intellectuel et moral, dont la réunion et l'harmonie constituent l'objet propre de la formation scolaire <sup>1</sup>. En conséquence, une maison d'éducation, surtout d'éducation secondaire et supérieure, peut accorder aux diverses matières profanes qu'embrasse le programme des études une importance scolaire plus ou moins grande ; elle ne pourrait, sans manquer gravement à son devoir, rayer de l'enseignement toute instruction morale et religieuse, ni s'abstenir de toute action et de toute influence propre à former des chrétiens.

Cultiver l'intelligence, sans prendre soin de la volonté et du cœur, c'est introduire dans l'âme une sorte de divorce ; c'est rompre l'équilibre de l'ordre moral ; c'est faire œuvre incomplète, inefficace, dangereuse.

Nous venons d'en donner la raison souveraine. La suite de cette étude le fera voir plus en détail.

---

1— C'est pour cette raison que l'Eglise n'a ni ne veut revendiquer (comme nous le verrons plus loin) le monopole de l'enseignement. (Voir Cavagnis, *ouv. et vol. cit.*, pp. 54-55, aussi p. 37).

# CAUSERIE LITTÉRAIRE

---

## SENTIMENTS ET SOUVENIRS <sup>1</sup>

Tardifs échos. — Vocation du poète. — Les tristesses de la vie. — L'autel et le foyer du prêtre. — Les joies qui saignent. — Départ inconsolé du collègue de Sainte-Anne. — Pessimisme. — Le sentiment de la nature. — Les ombres du tableau. — Un abbé du dix-huitième siècle. — La toilette du livre.

Voici un recueil tout plein de tardifs échos. Il y a longtemps que le poète chante dans la plus obscure solitude, et se dit à lui-même les harmonies que garde et dont s'enivre sa mémoire. Ce barde déjà vieilli, et qui se fait auteur à 66 ans, il chantait, bien jenne, dans la plaine de Saint-Denis, au pied des rochers de Saint-Philippe, où chaque année le ramenaient les vacances ; et il chantait aussi dans l'atmosphère classique du collège, chaque fois que la brise qui soufflait au bocage de Sainte-Anne, pouvait, à l'insu des maîtres, emporter au pays du rêve ses furtifs accents. Plus tard, il a continué sa chanson partout où le conduisait sa vie sacerdotale, sur les collines de Lorette, à l'Ile-d'Orléans, à Beau-rivage ; aujourd'hui il répète son cantique et il le prolonge dans sa retraite de Berthier, dans cette maison petite et discrète qu'il habite, enveloppée de lilas, d'érables et de cormiers, et qui ressemble à un nid touffu que quelqu'oiseau familier aurait imprudemment construit au bord du grand chemin. C'est de là, et à travers le taillis épais où il a suspendu sa lyre, que M. l'abbé Maxime Hudon risque enfin de se faire entendre du public qui écoute les poètes et qui peut comprendre ce que disent les vers.

Ceux qui déjà connaissaient le prêtre et soupçonnaient le poète attendaient avec impatience, depuis de longues années, le jour où ils pourraient retrouver l'un et l'autre dans des strophes bien

---

1 — *Sentiments et Souvenirs* de Firmin Paris, par Maxime Hudon, Québec, chez Brousseau, 1907.

résonnantes. On a toujours hâte de voir ce que peut bien chanter un prêtre qui se fait poète ; et si surtout ses refrains ne doivent pas être seulement l'écho du sanctuaire, l'on s'inquiète de savoir comment il abordera les thèmes essentiellement et éternellement lyriques que suggèrent les passions de l'homme. Et disons-le, tout de suite, la poésie de M. Hudon n'est pas une poésie religieuse ; ce n'est pas une poésie qui s'inspire surtout des mystères et des émotions du temple. Au contraire de M. l'abbé Burque qui a publié deux volumes d'*Elévations poétiques*, où s'exprime surtout l'âme sacerdotale, M. l'abbé Hudon cherche à rendre dans ses vers ce qu'il y eut en lui de plus laïque, de plus profane, et, disons le mot, de plus humain.

Il s'applique à rimer ses « sentiments » et ses « souvenirs, » les souvenirs personnels qui affluent à sa mémoire, et qui font trembler d'émotion sa voix un peu timide ; les sentiments qui ont jailli tout chauds et vibrants de son âme ardente et généreuse.

Rassurez-vous pourtant. Si le prêtre n'a pas imbibé sa poésie de l'onction sacerdotale, il est facile de deviner par certains sujets qu'il traite, et surtout par ce qu'il y a de sain, de moral, et parfois de pieux, dans ses couplets que l'auteur n'est pas étranger à la tribu de Lévi. Au fond, c'est l'âme du prêtre lui-même qui se déclare dans ce livre ; mais l'âme du prêtre qui a souffert, qui a fait dans son cœur les plus cruels renoncements, et qui imprime sur les pages de son livre le stigmatisme du sacrifice.

Et parce qu'une âme sensible, brisée, qui se replie et qui se donne et qui se dévoue, est vraiment agitée de toutes les émotions qui sont la substance même du lyrisme, il est arrivé que celle de M. Hudon ne pouvait pas ne pas chanter. Les sacrifices conscients et enthousiastes ont besoin pour s'exprimer de la langue des dieux. Et c'est peut-être pour cela qu'il semble qu'en tout prêtre véritable il y a un poète, je veux dire une âme tout émue, surnaturellement passionnée, mystique, pleine de sublimes désirs, qui a soif des plus apostoliques dévouements, qui immole à l'autel ses humaines ardeurs pour s'enlever d'un élan plus géné-

reux vers l'idéal, vers le Dieu qu'elle cherche et qu'elle souhaite de donner aux autres. Le plus souvent, ce poète ne fait pas de vers ; il arrive même qu'il n'écrive que de la mauvaise prose. Il ne chante guère que pour lui-même dans ses matinales et silencieuses méditations, ou quand il murmure ou psalmodie la prière et l'hymne liturgiques ; mais il est le poète qui agit, et qui chaque jour fait jaillir de son ministère la matière inépuisable du lyrisme sacré.

Pour M. l'abbé Hudon, le rêve et l'action n'ont pas suffi. Il lui a fallu s'accompagner de la lyre : et c'est toute la raison d'être des *Sentiments et Souvenirs*.

\*\*\*

Il serait intéressant de pouvoir retracer à travers la vie du poète la genèse de son œuvre, et de surprendre aux plus lointaines années de l'enfant les premiers ennuis et les premiers appels vers le bonheur. Car son livre est plein de regrets, et il pourrait s'appeler du même nom que le recueil de ce poète exilé qui chantait à Rome la douceur de son Anjou. Ces « sentiments et souvenirs » sont des « sentiments » et des « regrets ».

Ce que l'on peut affirmer, c'est que l'enfant et l'adolescent avaient une âme toute prête pour les joies les plus subtiles, comme pour les déceptions les plus amères. Qu'on lise, à ce point de vue de la psychologie de l'auteur, la pièce intitulée *Le Rocher*<sup>1</sup>, qu'il adresse à sa sœur. On y découvre à souhait, à travers des hémistiches un peu nonchalants, la sentimentalité toute délicate et fine du jeune étudiant qui allait si souvent là rêver et prier.

Tout auprès est l'assise où je venais m'asseoir  
 Pour regarder venir la grande ombre du soir,  
 Lorsque, vers des lointains plus profonds et plus mornes,  
 L'horizon de mon cœur eut reculé ses bornes.  
 Ah ! là, que de pensers, indécis et brumeux

Ont volé de mon sein vers les flots écumeux,  
 Que transporte en grondant le fleuve grandiose  
 Dont le divin Ovide eût fait l'apothéose !  
 Et combien, ces grands flots, je les ai contemplés,  
 Aplanis par le calme ou par les vents gonflés,  
 De cet humble juchoir environné par l'ombre.

Et l'enfant, absorbé dans ses méditations un peu vagues, goûtait la joie intense de souhaiter pour les siens, et sans doute pour lui-même, des bonheurs que la terre ne donne pas.

Ce roc, c'était mon oratoire.  
 Quand la nuit descendait avec sa mante noire  
 Et voilait à demi les cimes d'alentour,  
 Ou quand la blonde aurore au char brillant du jour  
 Ouvrait du firmament les routes azurées,  
 Tenant mon vieux rosaire aux perles délustrées,  
 Sur la pierre, à genoux, c'est là que je priais.  
 Et, sœur, qu'ils étaient grands, les biens que j'enviais  
 En conjurant le ciel d'en combler votre vie !  
 Ces biens qui pour vous tous enflammaient mon envie,  
 Mon cœur encore naïf ne savait pas alors  
 Qu'ils ne viennent jamais sur nos terrestres bords.

C'était donc alors tout le plaisir de cet adolescent : errer au pays du rêve et s'y faire suivre de la muse indocile. Car là, sur ce rocher, près d'un épais buisson de sorbiers et de cèdres, le poète naissant vit à son côté s'asseoir

l'adorable muse  
 Qui l'opprime parfois, et plus souvent l'amuse.

Ce fut l'heureux temps pour celui que les séparations devaient faire tant souffrir. Et c'est avec des larmes sans doute qu'il chantera plus tard au souvenir du pays natal :

Qui me rendra tes soirs vermeils,  
 Mêlés de pourpre et de pénombre...<sup>1</sup>

Aussi bien, est-il rare que les jeunes horizons où flottent si pressés les nuages du rêve ne soient pas un jour traversés par la

1 — *Saint-Philippe*, p. 148.



tempête. Pour le poète du rocher de Saint-Philippe, la tempête ne fut sans doute jamais bien violente ; et quand on sait quelle vie assez paisible et recueillie fut la sienne, on est un peu étonné de l'entendre exhaler ce couplet :

L'avenir est venu, rapide, à pas géant.  
 Désormais englouti dans son gouffre béant,  
 Je m'en vais emporté de rivage en rivage,  
 Loin de tout ce qui fut cher à mon premier âge,  
 En me brisant les mains à m'attacher aux bords  
 D'où m'arrache le monstre aux farouches transports...<sup>1</sup>

Ces poètes ! ils ont le don de tout agrandir, de tout transformer avec leur baguette magique ! Tout leur devient aquilon, pour peu qu'ils prêtent l'oreille aux souffles qui emportent leur destinée.

Pourtant, nous ne voudrions pas qu'on nous accuse de ne pas chercher à comprendre la pensée de M. Hudon. Le premier devoir de celui qui lit et qui veut juger, c'est d'entrer loyalement dans la conscience et dans l'esprit de son auteur. Aussi soupçonnons-nous bien déjà quelles furent ces tempêtes, et quels ces émois qui ont bouleversé sa vie.

La nature qui ne fut pas toujours prodigue pour le poète, et qui lui mesura ses accroissements : n'est-ce pas M. Hudon lui-même qui s'approprie les vers de Béranger :

Jeté sur cette boule  
 Laid, chétif et souffrant ;  
 Etouffé dans la foule,  
 Faute d'être assez grand,  
 Une plainte touchante  
 De ma bouche sortit.  
 Le bon Dieu me dit : Chante,  
 Chante, pauvre petit,

la nature a mis au cœur du « pauvre petit » une capacité grande de souffrir, et peut-être aussi, comme il arrive pour ces âmes de

1 — *Le Rocher*, p. 153.

poète, une sorte de besoin d'éprouver la nostalgie du bonheur. C'est le privilège des âmes exquises de se pouvoir torturer plus que d'autres, et de savourer aussi mieux que personne l'âpre douceur du sacrifice.

Or, toute la vie de ce prêtre, ou plutôt de l'homme qui est en lui, devait être faite tour à tour de ces deux choses, de ces deux mots qu'il a mis en tête de deux de ses poésies : *attachements*, *séparations*.

Nous ne parlerons pas ici d'attachements et de séparations qui sont profanes, et nous ne parlerons donc pas non plus de certaines pièces qui datent sans doute de la jeunesse laïque de l'auteur, qui, convenables assurément, sont pourtant un peu sentimentales, qu'on s'étonne de rencontrer dans un recueil signé d'un nom ecclésiastique, et dont on ne s'explique là la présence que parce qu'il semble que M. Hudon a voulu avant de mourir vider son cœur et ses tiroirs ; mais combien d'autres où se retrouvent tout vifs et douloureux les attachements et les séparations inévitables de la vie sacerdotale. Le prêtre s'attache partout où le devoir l'a d'abord appelé, et où le fixent ensuite les plus légitimes affections. Il s'attache à son autel et à son foyer ; il s'attache aux âmes qu'il conduit à Dieu, et qu'il lui faut demain quitter pour aller à d'autres qu'on lui confie. Cette sorte de paternité spirituelle qui est la sienne, multiplie les liens qui l'enveloppent partout et que sans cesse il lui faut couper. Il les brise volontiers, ces chaînes qui unissent à tant d'âmes la sienne ; il accepte gaiement de porter ailleurs la vertu de son ministère : mais ces joies du sacrifice sont toujours mêlées de larmes, et c'est elles, les joies qui saignent, que le poète éprouve le besoin de méditer, d'épuiser et de chanter.

M. Hudon fut professeur au collège de Sainte-Anne. Il y consacra à l'enseignement les premières années de son ministère. Et vous ne savez peut-être pas qu'il n'est rien de plus beau que de façonner l'esprit et d'orienter la volonté des jeunes, qu'il n'est rien de plus réjouissant que de mêler chaque jour la flamme de

son sacerdoce à celle-là, très vive, souple et ardente qui brûle en l'âme des adolescents. M. Hudon le savait bien, lui qui aimait tant causer Lamartine et Victor Hugo avec ses élèves de Belles-Lettres, et qui parfois— un de ses anciens élèves nous l'assure— sacrifiait à ces chers poètes l'exercice classique des explications grecques. Un jour pourtant, qu'il faut marquer d'une boule noire dans la vie de notre auteur, il fallut quitter la maison qui avait été tout ensemble le berceau et le théâtre premier de sa vie intellectuelle ; il fallut franchir la grille derrière laquelle restait impassible le cher collègue ; mais à tous les buissons de la montagne, à tous les arbres des bocages, à tous les murs des salles retentissantes du bruit des écoliers, M. Hudon laissait attaché, et tout meurtri du coup de la séparation, le meilleur de son âme. Et serions-nous indiscret si nous affirmions ici que jamais, au plus profond de son être humain, il ne se consolera tout à fait des douleurs de ce départ ? Le presbytère allait remplacer la chambre du professeur ; mais le presbytère fut toujours l'exil pour ce curieux misanthrope qu'effrayait l'isolement, pour ce solitaire qui avait besoin de promener parmi les hommes sa rêverie et qui ne put jamais s'accommoder de la solitude.

Aussi va-t-il désormais considérer sa vie errante comme une suite de migrations douloureuses que rien ne pourra humainement consoler.

Ah ! c'est qu'en la quittant, ta paix douce et profonde,  
Je n'ai trouvé partout que l'immense désert  
Où, chaque jour en butte à l'ouragan qui gronde,  
Désormais sans abri, j'ai partout bien souffert.

Que de fois dans ces jours sur le bord de la voie  
J'ai tâché de m'asseoir écrasé par l'ennui,  
Pour reporter mon cœur à l'ineffable joie  
Des jours clairs et sereins qui dans tes murs m'ont lui !

Mais alors, sans faillir, la tourmente inhumaine  
Redouble de fureur et me fouette plus fort ;  
Et je vais derechef, haletant, hors d'haleine,  
Où m'entraîne au hasard son funeste transport <sup>1</sup>.

1 — *Le Souvenir de Sainte-Anne*, p. 174.

Et c'est sans doute depuis ce temps, depuis cette date fatale, que la vieille horloge a commencé à marquer les jours, de joie assurément, mais aussi et surtout les jours

de déboire  
 Qu'elle a vus de ma pâle histoire,  
 Et puis les si nombreuses nuits  
 Où me poignait au cœur quelque amère pensée,  
 Et dont sa voix grêle et cassée  
 M'entrecoupait les longs ennuis <sup>1</sup>.

Est-il étonnant si, après des secousses si violentes qui ont ébranlé la sensibilité extrême du poète, celui-ci a pensé de la vie ce qu'en ont affirmé les plus affreux pessimistes ? Il vous paraît bien, à vous que la Providence a peut-être gâtés, à vous surtout qui avez pris au mot le conseil prudent de Ronsard et qui cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie, il vous semble qu'après tout il y a bien quelques rayons de lumière qui traversent cette vallée de larmes, et vous estimez que Dieu a bien ménagé quelques joies réelles et profondes à nos âmes qui ont tant soif de bonheur. Et vous n'avez pas tort de le penser, et vous faites bien de travailler dans l'allégresse plutôt que dans l'amertume des regrets. Votre tâche est deux fois féconde quand elle est l'activité d'une âme saine et souriante.

M. l'abbé Hudon ne pense pourtant pas tout à fait comme vous et moi. La vie, qui est le tissu rugueux, troué, déchiré, de séparations inconsolées, la vie est, aussi, pleine d'ombre et de froides ténèbres. Et dans cette atmosphère où l'homme ne peut à souhait réchauffer son âme avide de durables affections, l'on n'entend guère que la plainte continuelle des interminables soupirs. Depuis l'heure première de notre existence jusqu'au dernier spasme qui nous arrache à la vie, nous soupirons ; et le ruisseau, et le fleuve, et le lac, et les bosquets, et la brise, et le soir et le jour, et la nuit, tout soupire à l'unisson de l'homme qui résume la plainte universelle <sup>2</sup>.

1 — *La vieille Horloge*, p. 22.

2 — *Les Soupirs*, p. 101.

Vous les enfants d'un jour qui dormez votre somme  
 Aux langes du berceau,  
 Pourquoi soupirez-vous comme soupire l'homme  
 Qui descend au tombeau ?

Pourquoi soupirez-vous comme ces tendres mères  
 Que vous navrez d'amour,  
 Tout en les abreuvant de tristesses amères  
 Dès votre premier jour ?

.....

L'homme au sein de l'ivresse  
 Qu'enfantent les plaisirs,  
 Et flottant emporté sur des flots d'allégresse  
 Pousse encore des soupirs.

.....

Le ruisseau clair et lent qui sous les verts ombrages  
 Mouille à peine ses bords,  
 Et le fleuve argenté qui caresse ses plages  
 Sans pénibles transports,

Le lac au fond des bois entouré de verdure,  
 Les antres, les bosquets,  
 L'oiseau sous la feuillée au sauvage murmure,  
 La fraîcheur des forêts,

Le soir où tout émoi se calme et se repose,  
 La brise et les zéphyr,  
 La nuit majestueuse et l'aurore au teint rose,  
 Sont tous pleins de soupirs.

L'Océan en fureur, l'ouragan qui délire  
 Et s'arrête navré,

L'orage qui mugit... Tout ce qui naît soupire.

Et le poète termine par ce petit vers de six pieds, qui ressemble à une boutade où il se moque de lui-même, autant que de moi :

Ai je trop soupiré ?

Eh bien, oui ! vous soupirez trop, poète vénérable, et je sais bien, et vous n'ignorez pas que je sais très bien que votre âme n'est pas seulement gonflée de larmes, qu'elle éclate souvent en des rires qui n'ont rien de pareil aux sanglots. Mais voilà ! vous avez lu Lamartine, vous l'avez expliqué à vos élèves, vous avez entendu se prolonger jusqu'au fond de votre âme sensible l'écho

dolent du vers romantique ; vous vous êtes réfugié, comme fait tout professeur qui finit par la manie, dans cette région doucement lyrique des émois de la conscience ; vous êtes resté avec René sur ce rocher de 1820, qui suinte les larmes, quand la vapeur emportait vos contemporains vers le réalisme plus viril et plus gaillard où nous vivons aujourd'hui. Et c'est pourquoi votre poésie, qui est d'ailleurs profondément humaine, nous touche comme le lointain souvenir d'une époque où l'homme se plaisait à descendre chaque matin jusqu'au fond éternellement mélancolique et triste de son pauvre cœur. Vous éprouvez les désolations du poète des *Méditations*, vous ressentez parfois la tristesse ardente de Musset ; mais certes, et certainement non, vous n'avez pas le stoïcisme de Vigny.

Qu'aviez-vous besoin, d'ailleurs, de vous réfugier dans la tour sombre de l'auteur de la *Mort du Loup* ? N'aviez-vous pas le sanctuaire où l'âme du prêtre retrouve toujours la paix et le doux repos ? C'est là que vous allez chercher la suprême consolation qui enchante tous les sacrifices, et vous pensiez sans doute à vous-même quand vous disiez à la *Fiancée trahie* :

Va, noble fille, au cloître sombre,  
Grossir la phalange de Dieu,  
Y dusses-tu pleurer dans l'ombre  
Au souvenir de notre adieu.

.....

Loin de Ninive et de Sodôme,  
Cités que guette un sort cruel,  
Dame du céleste royaume,  
Reste vierge et près de l'autel.

Tu vas de la sorte rejoindre  
La blanche escorte de l'Agneau ;  
Ton bonheur n'en sera pas moindre  
Pour être toujours nouveau <sup>1</sup>.

1 — *La Fiancée trahie*, p. 26.

Les romantiques ont toujours aimé la nature, moins cruelle que l'homme et plus que lui capable de soutenir leur rêve indécis. M. Hudon ne pouvait donc pas, lui aussi, ne pas être séduit par toutes les harmonies de la forêt, des sources et des brises. Ses émotions se traduisent bien alors quelquefois par ces expressions convenues et toutes faites que fournissent volontiers les souvenirs classiques du collège ; elles se haussent rarement au diapason d'une suffisante intensité, mais elles se développent souvent en des vers faciles que l'on aime à retenir.

O vallon du Lac-Noir, les oiseaux qui t'habitent  
 Ont des accents plus doux que le cygne amoureux  
 Dont Tibulle a chanté le trépas langoureux ;  
 Et les souffles sous qui tes feuillages palpitent,  
 Ils sont plus embaumés que l'églantier nouveau  
 Et le lys argenté qui croit au bord de l'eau ;  
 Plus doux que les soupirs et la légère haleine  
 Qui font pleurer au loin la harpe éolienne  
 Que parfois on suspend aux branches de l'ormeau ;  
 Plus doux que les soupirs et la légère haleine  
 De l'enfant qui dort au berceau <sup>1</sup>.

Si des souvenirs personnels ramènent le poète à des lieux qui lui furent chers, il trouve pour les chanter de convenables accents.

Je sais une claire fontaine  
 Qui va, sur un sable argenté,  
 Serpenter au loin dans la plaine.  
 Les ennuis n'ont jamais hanté  
 Sa petite urne toujours pleine  
 Ni son rivage velouté

.....  
 Une brillante cascabelle  
 A l'un de ses coudes bondit  
 Comme jaillit une étincelle ;  
 Au bas l'onde s'approfondit  
 Comme un vase dont la margelle  
 Sous la verdure s'arrondit.

1 — *Le Vallon du Lac-Noir*, p. 29.

Elle frémit et se tourmente  
 En son adorable prison,  
 Puis s'en échappe bouillonnante,  
 Fait encore un léger frisson  
 Et reprend sa course indolente  
 A travers l'humide gazon.

.....  
 Après de sa claire cascade  
 Cent fois heureux qui peut s'asseoir  
 Quand brille l'aurore en parade,  
 Qui peut entendre chaque soir  
 Gazouiller sa douce boutade  
 Sous le gazon tendu de noir <sup>1</sup> !

Peu importe maintenant que le poète n'aime pas nos hivers canadiens, qu'il les trouve longs et rigoureux, et qu'il conseille aux corneilles de s'en aller chaque automne vers d'autres climats !

Aussitôt que la froide automne  
 Au front pâissant des coteaux  
 De lambeaux glacés se couronne,  
 O corneilles, bruyants oiseaux,  
 Sur les falaises résonnantes  
 Vous formez vos troupes flottantes  
 Et pleines de stridents accords,  
 Vous déployez larges vos ailes,  
 Et loin de nos plages cruelles  
 Vous dirigez vos longs essors.

.....  
 Non, sous ses glaces sans mesures  
 Ses nuits aux manteaux froids et longs,  
 Avec ses géantes froidures  
 Et ses éternels aquilons,  
 Le pôle n'est pas plus horrible,  
 Plus meurtrier et plus terrible  
 Dans ses gigantesques rigueurs  
 Que nos bords, glaciers délétères  
 Où l'hiver gonflé de colères  
 Traîne ses mortelles longueurs.

.....

1 — *La Fontaine*, p. 72.

Oui, fuyez, bruyantes corneilles,  
 Hâtez-vous par tous les chemins !  
 Fuyez, et fermez vos oreilles  
 Aux discours de naïfs humains  
 Qui prétendent que leur patrie  
 A toujours la face fleurie,  
 Lors même qu'elle est sans étés  
 Et qu'une flamme colossale  
 Contre le givre et la rafale  
 Nous y tient à peine abrités.

Ces patriotes en délire  
 Qui vantent, chantent nos glaçons,  
 En vous moquant laissez-les dire,  
 Et vivez si nous périssons <sup>1</sup>.

.....

Il n'y a sans doute, dans ces strophes, qu'une poésie très modeste, et qui rappelle un peu les boutades toutes semblables de Joseph Mermet, quand il décrivait les impressions d'un *Sicilien en Canada*. Mais cette poésie familière, où l'aile du lyrisme traîne sans qu'un souffle très large la vienne soulever, nous donne aussi quelque idée de la manière dont l'auteur développe tous sujets, et de la façon dont il décrit. M. Hudon n'est pas un descriptif; il n'est pas l'abbé Delille. Et s'il entreprend d'étaler à nos yeux quelque tableau où il voudrait peindre la nature, et montrer la variété infinie de ses couleurs, son pinceau se dessèche bien vite, et la strophe se fait terne et languissante.

Au surplus, M. l'abbé Hudon cherche autre chose dans la nature que l'objet qui tombe sous les sens, autre chose que les nuances et les couleurs, autre chose que les lignes, autre chose que les harmonies et les parfums. Il y cherche l'écho de sa propre conscience, le prolongement de sa pensée, une correspondance mystérieuse à ses divers états d'âme, un échange sympathique de douces mélancolies. La nature l'émeut par toutes les voix qui chantent ou s'expriment en elle; et ce symbolisme que

1 — *Le Départ des Corneilles*, p. 39.

découvre partout M. Hudon, lui accroît ses sentiments, ravive ses souvenirs, augmente en lui le besoin et l'âpre plaisir de s'émouvoir et de souffrir. Pendant les jours pâles d'octobre, quand les arbres se dépouillent, il lui semble que

La feuille en pleurant se détache, erre et fuit  
Au vent abandonnée <sup>1</sup>.

Le poète médite au bord de la mer ; il regarde, pensif et soucieux, les flots qui s'agitent et se poursuivent :

Et j'ai vu que les flots, avec leur front mobile,  
Leurs élancements éternels,  
Les bruits divers que rend leur superbe stérile,  
Sont pareils aux tristes mortels <sup>2</sup>.

Parce qu'il souffre en silence, et qu'il arrive souvent que nos blessures les plus mortelles sont de tous ignorées, il compare l'homme à cet arbre vigoureux dont le cœur est déjà tout vermoulu, et qui ne révèle qu'au moment de tomber le mal secret dont il devait mourir.

Il est tombé... Qui sait combien de mortels tombent  
De là sorte piqués par un dard inconnu ?  
Ils souffrent en secret, puis enfin ils succombent  
Sans que de leur souffrance on n'ait jamais rien su <sup>3</sup>.

Un jour M. l'abbé Hudon vit s'envoler du vieux clocher de Berthier la vieille cloche dont la voix familière avait, pendant soixante ans, et sur tant de berceaux et sur tant de tombes, essayé des notes joyeuses ou attristées. Nous, les enfants ingrats que la cloche avait si souvent appelés au temple paroissial, nous avions plus d'une fois médité de cette voix grêle et brisée qui toujours tombait du lourd beffroi comme une plainte sèche. Nous nous en repentîmes bien, d'ailleurs, et c'est avec une mélancolique pitié que nous entendîmes un soir son chant du départ. Mais M. Hudon, le bon vieux curé qui avait si longtemps rythmé son angelus sur cette harmonie rustique, ne la vit pas non plus sans

1 — *Les Feuilles mortes*, p. 67.

2 — *Les Flots*, p. 119.

3 — *L'Erable*, p. 61.

émoi se taire pour toujours ; la poésie des choses afflua à son cerveau ; et il fit à la cloche des adieux où il y a beaucoup de regrets sincères, et plus de larmes, certes, que de bonnes strophes :

Les cloches, me disais-je, ont un cachet divin,  
 On ne les aime pas en vain ;  
 Que leur voix nous remplisse ou de pleurs ou de flamme,  
 Sous leur manteau d'airain  
 Les cloches ont une âme <sup>1</sup>.

Et c'est donc ici encore l'âme des êtres inanimés qu'il évoque et qu'il recherche toujours, parce qu'il n'a jamais cessé d'interroger et de traduire en son langage l'âme elle-même de la nature.

\*\*\*

Avouons-le pourtant, l'âme de la nature et l'âme des choses, et tous les sentiments et tous les souvenirs qui s'éveillent dans la conscience, ne trouvent pas assez souvent en M. Hudon l'interprète qui les peut très fortement ou suavement exprimer. La poésie de M. Hudon veut bien être chaude et vibrante ; elle n'y réussit pas toujours. Et l'on sent parfois que le poète agite, secoue des ailes qui n'ont pas assez d'envergure. Et plus d'une fois l'artiste a dû être mécontent de son œuvre, et se répéter à lui-même, avec notre Crémazie : « Les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve, et que l'on n'écrit pas ».

Il manque donc à ces poésies, qui brillent parfois d'un bel éclat, une lumière et des couleurs plus vives, une inspiration plus soutenue et plus profonde. Et il semble bien parfois que si l'auteur avait plus scrupuleusement retouché ses vers, s'il les avait davantage remplis et assouplis, il eut donné à son recueil une valeur littéraire plus grande, que nous pouvions espérer. Les thèmes qu'il développe sont beaux, et lyriques ; l'expression n'est pas assez jaillissante, ou elle n'est pas assez travaillée et ciselée. Que si le poète nous déclare qu'il n'est pas de son fait de tant polir ses vers, et de leur donner des reflets si chatoyants ; que sa modestie ne peut aller jusqu'à cette recherche du bel effet, nous

1 — *Les Cloches*, p. 170.

lui répondrons que l'art ne se peut contenter des demi soins, et qu'au surplus il arrive souvent que l'humilité, même sacerdotale, n'est qu'une forme de la négligence.

M. l'abbé Hudon est un romantique, nous l'avons dit, mais il n'est certes pas un parnassien. Du parnassien il n'a pas le souci de la forme. Et sa tendance, d'ailleurs, n'est pas de descendre vers Théophile Gauthier et Leconte de Lisle, mais plutôt de remonter vers Millevoeye et Gilbert. Il est presque un abbé du dix-huitième siècle. Comme les poètes de ce temps qui accordaient encore beaucoup d'attention au vocabulaire de la mythologie classique, M. Hudon nous rappelle « le front de l'antique Borée » et « les déesses éclatantes de la Nuit » ; et comme bien des versificateurs démodés il nous annonce qu'« octobre laisse choir le sceptre de l'année » ou « règne à son tour au cercle de l'année ; » il décrit « l'aurore au teint rose, » ou la « blonde aurore qui ouvre au char brillant du jour les routes du firmament. » Et tout cela nous transporte à une époque où M. Hudon, s'il y eut vécu, aurait frayé avec l'abbé Delille et pompeusement couvert et couronné son front d'une perruque poudrée. Et ce n'est pas le moindre intérêt des *Sentiments et Souvenirs* que cette rencontre et ce mélange d'un sentiment très vif et très moderne avec un art souvent vieilli.

Ce qu'il faut plus regretter que ce concours inattendu, c'est le tour parfois pénible de la versification du poète, l'inversion qui embarrasse la pensée plus encore qu'elle ne la fait saillir :

Qui retiendrait d'aller ces pâleurs à ton front...<sup>1</sup>

Un coquet pavois octogone

Rempli d'ombre et de frais de grands feuillages sort...<sup>2</sup>

c'est aussi l'impropriété des termes, comme, par exemple, *amonceler des chocs*<sup>3</sup>, *marier la Musé*<sup>4</sup>, pour l'épouser, des *flots* qui

1 — *Le Fond de l'Abîme*, p. 24.

2 — *Les deux Peupliers*, p. 96.

3 — p. 8.

4 — p. 14.

tissent notre vie <sup>1</sup>, des jours saturés de charmes <sup>2</sup>, le doigt des oranges <sup>3</sup>, la main du bonheur <sup>4</sup>, des monceaux de regrets <sup>5</sup>; des hardiesses comme celle-ci : le cuisant des soupirs <sup>6</sup>; des obscurités comme l'on en rencontre trop souvent dans certains couplets, où l'on ne sait vraiment comment saisir et comprendre la pensée du poète; ce sont encore des *qui* et des *que* <sup>7</sup>, que l'on croirait empruntés à M. Chapman, et qui viennent alourdir le vol de la strophe.

Mais il ne faut pas trop insister sur ces menus détails, dont il faut bien pourtant que nos poètes prennent souci. Ajoutons que la correction des épreuves n'a pas été aussi surveillée qu'elle devait l'être, et que le typographe a plus d'une fois mal servi le poète. Sans compter que M. Hudon aurait pu choisir pour ses vers une toilette plus académique et plus séduisante. Il n'est pas indifférent pour la fortune d'un livre de vers que le format et la couverture soient quelque peu délectables. Mais je sais combien M. l'abbé Hudon dédaigne ces accessoires, et comme il se repose sur le principal. De quoi, il faut assez louer un auteur quand il peut faire imprimer des pensées aussi fortes, et des émotions aussi sincères que celles-là même que nous a quelquefois servies M. Hudon.

Les *Sentiments et Souvenirs* sont une deuxième série de poésies dont l'auteur, nous ne savons pourquoi, n'a pas encore publié la première. Caprice ou stratagème? Quoi qu'il en soit, nous attendrons avec hâte que M. l'abbé Hudon nous donne un autre recueil, où il ne fera entrer cette fois que ce qu'il y a d'exquis et d'artistique dans ses cartons.

CAMILLE ROY, p<sup>tr</sup>e.

1 — p. 18.

2 — p. 64.

3 — p. 13.

4 — p. 47.

5 — p. 55.

6 — p. 171.

7 — Ex. pp. 7 et 8 du recueil.

# ERREURS ET PRÉJUGÉS

---

À PROPOS D'ÉDUCATION. — L'ÉDUCATION PRATIQUE POUR LE TEMPS PRÉSENT.

La question de l'instruction publique et de l'éducation est toujours à l'ordre du jour en pays chrétien et démocratique. Mais même si elle ne l'y était pas, une revue catholique comme la *Nouvelle-France*, qui ne se désintéresse d'aucune question sociale et religieuse, serait bien justifiable de l'y remettre. Il n'y en a pas du reste qui importe davantage pour l'avenir de la société, ni qui soit moins comprise de ceux qui en parlent ou en écrivent le plus volontiers.

Récemment un journal de Montréal<sup>1</sup> nous racontait qu'à un club d'israélites, un de nos politiciens aurait tenu des propos peu flatteurs pour ses compatriotes et pour les institutions d'éducation de notre pays. Si ces propos sont authentiques, d'après lui, l'éducation donnée par les Juifs à leurs enfants serait de beaucoup supérieure à l'instruction donnée dans les écoles chrétiennes, et l'immigration juive nous permettrait « d'espérer pour plus tard une classe dirigeante très instruite », puisque, « même à leur arrivée, ces immigrants « sont déjà supérieurs aux habitants du pays. »

De cet incident, comme de tant d'autres, il faut au moins conclure que la question de l'éducation est aujourd'hui la grande préoccupation des hommes qui aspirent à dominer dans notre pays, et qu'il se manifeste parfois des idées fort étranges et fort peu chrétiennes, pour ne pas dire tout à fait insensées, sur la formation qu'il convient de donner aux jeunes générations en pays chrétien.

Jusqu'ici, au Canada, dans la province de Québec au moins, on a cru que l'éducation publique et privée devait s'inspirer de cette parole de l'Évangile, qui est bien une maxime de sagesse politique et de véritable économie sociale : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et la justice, et tout le reste suivra ». Notre histoire depuis trois cents ans n'a été que le commentaire et la preuve magnifique de cette parole du grand et du seul maître qui ait su élever les âmes et faire la paix et la grandeur morale des sociétés. Aujourd'hui on veut que l'éducation s'inspire de

---

1 — *Le Nationaliste*, 16 février. Voir aussi *L'Action Sociale* du 21 février, et *Le Canada* du 11 février. Depuis que cet article a été écrit, l'honorable M. Weir a protesté contre les paroles que lui ont attribuées certains journaux.

cette autre maxime : « Cherchez avant tout la richesse et les moyens de l'acquérir, et tout le reste qui ne concourt pas à développer la force et la richesse matérielles d'un pays ne mérite aucun effort ni attention ».

A tort ou à raison, au même personnage, anglais, il est vrai, et protestant, on a prêté cet autre propos tenu, cette fois, dans une assemblée publique d'où la presse n'était pas exclue : que jusqu'ici, au Canada, on avait trop travaillé pour le royaume des cieux, et qu'il était temps que l'on travaillât enfin pour le royaume d'ici-bas. L'antaisiste ou non, le propos traduit fort exactement la pensée et le programme de bon nombre de nos apôtres politiques de l'enseignement. Ce que nos réformateurs et nos réformatrices prônent et réclament comme la grande nécessité du jour, le grand besoin de la société, c'est l'instruction pratique, — à la juive, au besoin, et à l'américaine, — qui fournit les moyens en tout état de société d'augmenter la somme de ses affaires et de réaliser des fortunes, sans tenir compte plus qu'il ne faut des mœurs et des idées chrétiennes. Pour ces gens qui s'inspirent parfois à leur insu de l'évangile maçonnique, le peuple idéal est le peuple qui n'a plus d'âme et auquel on donnerait en guise de cervelle une table de logarithmes, et au lieu de conscience un sac de gros sous.

Certes, nous tous, catholiques, nous désirons notre part de tous les progrès modernes qui sont vraiment des progrès. Personne plus que nous ne travaillera à en faire bénéficier, non quelques privilégiés, mais le peuple et, de préférence, les classes les plus déshéritées. Cela doit être. Qui a l'intelligence et l'amour des petits, des humbles, des pauvres et des misérables, comme les disciples et les vicaires de Celui qui est venu en ce monde réhabiliter et béatifier les humbles et les pauvres ? Mais nous n'avons garde d'oublier que la vraie grandeur, la vraie force, la vraie richesse d'un peuple est surtout dans son âme.

L'Église catholique, elle aussi, attache une importance souveraine à l'éducation et à l'instruction des peuples. Elle en attend non seulement sa propre prospérité, mais le salut des sociétés humaines mises en péril moins par la pauvreté et l'inactivité des affaires que par les erreurs et les vices qui les travaillent. Et quoi que l'on dise, avec son expérience des siècles, et à la lumière surnaturelle dans laquelle elle voit les hommes et les choses, elle a mieux que personne l'intelligence des temps nouveaux.

Un préjugé qui hante les cervelles de papier, c'est que, pour être homme de son temps, comprendre ses besoins et ses aspirations et y pourvoir, il faut avoir rompu avec le passé. Sur ce point, qui n'est pas moderniste ? Or il s'est trouvé que l'homme du siècle dernier qui a eu la plus parfaite intelligence de son temps et qui a exercé sur lui la plus grande séduction, et qui aura eu sur l'avenir de l'Eglise et du monde par son enseignement et ses directions la plus longue et la plus décisive influence, a été l'homme de la tradition et du passé.

Rien de plus moderne assurément, et qui réponde mieux aux nécessités des temps présents, que les encycliques de Léon XIII. Mais rien non plus ne rappelle mieux les grands siècles de la philosophie et de la théologie catholiques, dont aucun pontife peut-être n'a exposé avec plus d'ampleur et d'élévation les principes et les enseignements. Et ce n'est pas sans sagesse qu'il a jugé que le grand besoin des esprits d'aujourd'hui, c'est cette haute culture philosophique et théologique qui lui avait donné à lui-même cette fermeté d'esprit, en même temps que cette hauteur et cette largeur de vues, qui ont fait pendant vingt-cinq ans l'admiration de ses contemporains.

Le dirai-je ? Rien ne démontre davantage dans ce grand Pape l'intelligence des temps présents que son insistance à promouvoir partout les hautes études philosophiques et théologiques, et rien ne démontre mieux la supériorité de son esprit et peut-être l'assistance d'une sagesse qui n'est pas de la terre.

Il ne faut pas croire, en effet, que l'esprit et le goût des temps poussaient à cette restauration si nécessaire. Elle était commencée sans doute dans quelques écoles ecclésiastiques, à Naples, à Rome, à Pérouse, en Espagne ; mais l'esprit du temps n'y était pas. Il allait d'un autre côté, à l'érudition, aux sciences expérimentales et positives. Et il a fallu toute la persévérante énergie du pouvoir suprême de l'Eglise pour y pousser définitivement et y maintenir les hautes écoles ecclésiastiques dans tous les pays d'Europe : et encore, que de progrès à faire ! progrès d'autant plus nécessaires qu'à la suite d'une longue et persistante anémie philosophique et théologique, l'esprit humain est menacé d'une neurasthénie incurable.

On va se récrier. Il n'y eut jamais plus d'enthousiasme pour les sciences et les travaux de l'esprit ; jamais on n'a poussé si loin la vulgarisation des sciences et de toutes les connaissances utiles, et l'on voit poindre le jour où la science, comme la richesse,

comme le pouvoir, sera accessible à tous et non le privilège exclusif de quelques-uns. Que Dieu veuille réaliser ce beau rêve et je l'en bénirai. Mais pour le moment ce n'est qu'un rêve.

Dieu me garde de ne pas me réjouir de la vulgarisation des connaissances et du progrès des sciences humaines. Mais si les sciences progressent indéfiniment, la science ne progresse guère. Les sciences modernes croissent et pullulent : la science moderne n'existe pas encore, et rien n'indique qu'elle soit en voie de se former. Tout l'édifice scientifique et intellectuel de nos jours ressemble à un labyrinthe dont toutes les parties se développent, se bâtissent, s'étendent indéfiniment sans ordre, sans proportions, sans aucun rapport des parties à un centre commun. Il y a des parties merveilleuses : il n'y a pas de tout, parce qu'il n'y a pas de relations mutuelles entre les parties, ni d'ordre, ni de dépendance entre elles. La cité scientifique n'est plus qu'une agglomération d'une multitude de quartiers et de faubourgs, les uns très vastes, les autres très riches, mais qui ne savent pas pourquoi ils sont bâtis les uns à côté des autres, et n'ont jamais songé à se relier les uns aux autres par des boulevards et des avenues qui rayonnent d'un centre commun. Tout cela parce qu'on a voulu bannir des études la philosophie ou n'en faire qu'une science particulière non seulement distincte, mais étrangère et parfois hostile à toutes les autres.

Au fond rien n'est plus dangereux dans la formation de l'esprit humain que cette tendance séparatiste des sciences modernes, qui ne lui servent jamais la vérité complète, mais des lambeaux de vérité. Elles sont pour l'esprit ce que sont pour le corps des aliments parfois très riches et très appétissants, mais incomplets : plus il se les assimile et plus il s'anémie en gardant les apparences brillantes de la santé. L'aliment nécessaire et complet de l'intelligence humaine, c'est la vérité complète et totale de l'ordre naturel d'abord, qui ne se trouve nulle part que dans la synthèse des sciences et des connaissances par la philosophie. C'est la philosophie qui extrait de toutes les sciences tout ce qu'elles contiennent de vérité, et de toutes ces vérités partielles et incomplètes en les unissant et les ordonnant fait la vérité synthétique et compréhensive qui seule met l'esprit en possession de la science véritable, de la connaissance de toutes choses, telles qu'elles sont dans la réalité et dans le plan éternel de Dieu. Rien ne supplée à ce travail de la philosophie, si ce n'est la théologie catholique pour ceux qui en reçoivent avec foi et docilité les enseignements.

C'est là, pour le dire en passant, la raison pour laquelle le siècle dernier, fertile en génies et en talents transcendants, l'a été également en grands esprits incomplets. C'est la raison pour laquelle le grand nombre des esprits cultivés ont perdu ce parfait équilibre et ce sens exact du vrai qui est la qualité maîtresse de l'esprit humain et que doit développer et fortifier en lui une saine éducation intellectuelle. Pie X ne vient-il pas de dire aux modernistes, gens d'étude, d'esprit et de savoir, qu'ils ont versé dans des erreurs déplorables et souvent manqué de sens parce qu'ils sont absolument « courts de philosophie et de théologie ? » Léon XIII eut-il dès le début de son pontificat le pressentiment et comme l'intuition des désastres intellectuels auxquels aboutirait promptement, même pour les catholiques, une éducation sans philosophie sérieuse et sans théologie ? Sûrement il vit que le seul moyen de sauver les sciences modernes de leurs propres erreurs et de leurs propres excès serait la restauration des études philosophiques ; et quand toutes les voix du siècle proclamaient l'émancipation des sciences comme la condition du progrès intellectuel, lui, dans son encyclique *Æterni Patris*, déclarait que tout progrès de l'intelligence humaine serait impossible et dangereux sans la philosophie, et sans la philosophie telle que l'avait créée et comprise le treizième siècle.

Il n'a jamais pensé que la vulgarisation des sciences rendait moins nécessaires les fortes études philosophiques : au contraire. Plus les sciences se développent et progressent, plus elles ont besoin d'être fortement disciplinées et liées les unes aux autres par une science, et maîtresse et supérieure, sous peine d'égarer l'esprit humain dans une inextricable confusion qui aboutit pratiquement à toutes sortes d'erreurs ou au scepticisme.

Sans doute quelques esprits d'une exceptionnelle valeur et naturellement mieux équilibrés peuvent avoir moins besoin de cette formation philosophique ; mais pour les esprits ordinaires elle est indispensable, et sans elle la vulgarisation des sciences ne sera qu'un danger pour le grand nombre et faussera facilement les esprits. Il n'y a pas de pire ignorant ni plus entêté de sottises et de faux jugements qu'un demi-savant. La démonstration n'est plus à faire.

J'ajoute, et c'est pourquoi la réforme commencée par Léon XIII est venue à son heure, qu'une formation philosophique aussi forte et complète que possible n'est nulle part aussi nécessaire que dans les pays démocratiques.

Dans les pays, s'il y en a encore, gouvernés réellement par un prince ou une aristocratie puissante, il suffit que ceux qui gouvernent aient été formés par une éducation spéciale : ils éclairent et font l'opinion. Dans les pays démocratiques, c'est l'opinion qui gouverne. Mais l'opinion, pour ne pas gouverner dans le sens des plus aveugles préjugés et des pires passions, a besoin d'être éclairée, formée et dirigée. Et par qui ? si ce n'est par des hommes qui s'imposent par leur sagesse, leur supériorité et la fermeté de leur jugement — tranchons le mot — par une aristocratie intellectuelle.

Précisément parce que les pays démocratiques sont gouvernés par l'opinion et que l'opinion laissée à elle-même ne sait, comme la multitude, qu'obéir aveuglément à ses préjugés et à ses passions, ils ont plus besoin qu'aucun autre d'une classe nombreuse de citoyens éclairés et formés par de fortes études. L'aristocratie intellectuelle d'un pays se forme sans doute des hommes de génie et d'un talent transcendant : mais ces hommes d'élite sont rares partout et ne forment nulle part une classe assez nombreuse pour influencer notablement sur l'opinion, et presque toujours leur action sur leur temps et leur pays n'est pas immédiate et ne se fait sentir sérieusement que longtemps après eux ; mais pratiquement, la seule aristocratie intellectuelle qui puisse agir efficacement sur l'opinion en pays démocratique doit être une classe nombreuse d'esprits équilibrés et plutôt moyens, mais qui ont reçu une formation plus complète et absolument supérieure. C'est à celle-là surtout qu'une formation philosophique sérieuse est indispensable.

C'est bien l'une des pensées de Léon XIII. Il n'a pas songé seulement à l'avenir de l'Eglise catholique et à fortifier contre l'incrédulité et le scepticisme les avant-postes de la foi. Il a vu que le monde était universellement et irrésistiblement emporté dans le mouvement démocratique, qu'il n'y aurait plus bientôt dans les sociétés humaines d'autre puissance réelle que celle du nombre, que le nombre serait aveuglément docile à l'opinion, et que l'opinion elle-même serait l'instrument aveugle et brutal de toutes les erreurs et de toutes les passions, s'il ne se trouvait dans toutes ces sociétés une classe suffisamment nombreuse d'hommes assez instruits et formés eux-mêmes pour s'imposer à l'opinion, l'élever et la diriger, non dans le sens des préjugés, des passions et des convoitises du grand nombre, mais dans l'intérêt du bien moral, de l'ordre, de la paix et de la prospérité publique.

Cette vue, si je ne me trompe, était digne non seulement d'un philosophe chrétien et d'un penseur d'un autre âge, mais d'un homme qui avait la vision très exacte et très nette des besoins du temps présent et des conditions futures des sociétés civilisées.

\*\*\*

Nous entendons souvent parler d'instruction et d'éducation pratique, de la supériorité de l'enseignement pratique, etc. On entend par là une éducation qui donne aux jeunes gens les moyens de pourvoir le plus promptement et le plus efficacement possible à toutes les nécessités de la vie matérielle et de faire la plus grande possible leur part de la richesse commune, puis des jouissances et de l'influence qu'elle assure. C'est assurément un devoir pour tous les chefs de famille d'assurer cette éducation à leurs enfants, et le pouvoir public doit les y encourager et, dans la mesure possible et nécessaire, les y aider. En ce sens il n'y aura jamais trop d'enseignement pratique pour toutes les classes de la société, même les plus riches et les plus cultivées.

Mais il arrive trop souvent qu'au nom de l'instruction et de l'enseignement pratique l'on veut faire la guerre à une éducation plus longue, plus laborieuse et que l'on a jusqu'ici avec raison regardée comme indispensable pour les jeunes gens qui doivent former plus tard la classe dirigeante de notre société. Chez les uns, qui s'inspirent plus ou moins consciemment de la propagande maçonnique, c'est un moyen d'atteindre et de miner insensiblement dans la classe dirigeante les convictions qui appuient l'ordre moral et soutiennent les vertus chrétiennes dans notre société. Chez les autres c'est pure inconscience et inexpérience ; parce qu'ils n'ont pas eu la chance d'expérimenter par eux-mêmes ce qu'ajoute à un homme, même supérieurement doué, une formation intellectuelle plus complète, ou parce qu'une instruction religieuse plus développée et le commerce habituel avec des esprits d'élite, ou l'habitude constante des études et des lectures sérieuses, ont suppléé aux lacunes de leur formation.

Qu'on se dise bien que rien n'est plus pratique pour un homme que d'apprendre à penser juste et à bien raisonner, puisque c'est par là surtout qu'il est homme. Et rien aussi n'est plus pratique pour une société comme la nôtre que de s'assurer, par une formation intellectuelle aussi complète que possible, une classe supérieure, qui sache raisonner tous les principes de l'ordre social

chrétien, discerner le vrai et le faux dans les courants d'opinions, résister aux uns et les refouler, diriger les autres pour les empêcher de dévier, et faire la mentalité chrétienne et l'esprit de la société.

Qu'on multiplie dans notre pays les institutions d'enseignement technique, d'enseignement secondaire commercial et industriel, les écoles polytechniques, etc., qui ne voudra s'en réjouir ? A une condition cependant : c'est que ces institutions ne cherchent pas à se substituer aux autres institutions d'enseignement secondaire pour préparer les jeunes gens aux carrières dites libérales. Tant qu'elles restent dans leur mission elles sont une richesse et une force pour le pays, une ressource nationale pour nous ; si elles en sortent pour nous préparer par une culture hâtive et simplifiée, des médecins, des avocats, des magistrats, des prêtres, qui seront presque toujours incomplets et inférieurs par quelque côté, elles deviendront une nuisance publique et une calamité nationale <sup>1</sup>.

Assurément on ne saurait trop féliciter les instituteurs qui croient qu'un cours même commercial secondaire serait incomplet et insuffisant sans une étude au moins sommaire de la philosophie. Elle n'est inutile nulle part dans l'éducation, pourvu qu'elle soit mise à la portée des esprits. Même dans les pensionnats de jeunes filles, des notions plus complètes de philosophie, sans aucun pédantisme, prendraient avec grand avantage pour les familles et la société une partie du temps donné à la danse, au violon, à la mandoline et à tous les arts frivoles qu'il est inutile d'apprendre pour savoir un jour perdre son temps et sa vie. Mais qu'on n'imagine pas cependant que quelques notions de logique, de métaphysique et de morale données à des esprits peu préparés à se les assimiler, et qui n'auront guère l'occasion de les appliquer dans leurs autres études et leurs lectures, équivaudront jamais à deux années entières d'études philosophiques sous la direction d'un professeur expérimenté qui s'y donne uniquement, et préparées par un cours classique. Et encore ces deux années sont-elles trop courtes et insuffisantes, quand l'étude de la théologie ne vient pas plus tard en les couronnant compléter et affermir les études philosophiques. Dans le séminaire de notre pays

---

1 — On se met ici au point de vue du bien général de la société—non au point de vue professionnel entendu d'une certaine façon.

où l'on a le mieux réussi à organiser l'enseignement suivant les directions de Léon XIII, aux jeunes gens que l'on croit plus aptes à pénétrer plus à fond dans la science théologique, on croit nécessaire de demander une année supplémentaire de philosophie. Que n'est-il pratiquement possible dans nos universités catholiques de donner aux jeunes gens qui étudient le droit et la médecine un cours complémentaire de philosophie appliquée plus spécialement aux matières de leur profession !

Il faudrait dire pourquoi Léon XIII a cru indispensable à la restauration des études philosophiques le retour à la philosophie de saint Thomas d'Aquin. C'est que pour lui, il n'y a pas plus d'une philosophie, comme il ne peut y avoir plus d'une théologie.

On raconte que le bienheureux Ambroise de Sienne, qui fut au XIII<sup>e</sup> siècle l'émule sinon le rival du Docteur Angélique et l'un des maîtres les plus en renom de son temps, avait rédigé, lui aussi, un cours complet de la théologie catholique ; mais quand il eut pris connaissance de la *Somme* de théologie, il condamna au feu son manuscrit, œuvre de toute sa vie, jugeant avec raison que la théologie n'étant que la synthèse de toutes les vérités de la foi, il ne pouvait y avoir qu'une seule synthèse vraie et parfaite de la vérité surnaturelle comme il n'y a qu'une seule vérité surnaturelle.

Pour la même raison il ne saurait y avoir deux synthèses également vraies des vérités de l'ordre naturel. La philosophie n'étant que la synthèse complète de toutes les vérités démontrables et démontrées de l'ordre naturel, il ne peut y avoir deux philosophies ennemies ou différentes, il n'y en a qu'une.

\* \* \*

Nous voilà bien loin de nos politiciens enthousiastes de l'éducation pratique. Pour nous, sans mépriser les richesses nécessaires à la vie des nations, nous souhaiterons à notre race un idéal plus élevé et plus digne d'un peuple chrétien. Et cet idéal, c'est non seulement l'éducation pratique des classes moyennes, mais l'éducation fortement chrétienne du peuple et la formation d'une aristocratie intellectuelle par une éducation supérieure qui le lui assureront.

RAPHAËL GERVAIS.

## PAGES ROMAINES

---

XV<sup>e</sup> CENTENAIRE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME. — LES LIONCEAUX DE MÉNÉLIK.  
— *L'Osservatore* ET M<sup>sr</sup> L'ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC.

En voyant défilér, à travers les salles historiques du Vatican, tout ce que l'Orient catholique a de plus vénérable dans la hiérarchie de l'Ordre non moins que de la vertu, on pouvait se demander, le 12 février dernier, si cette apparition de Byzance dans Rome était un rêve ou une réalité, tant la pompe orientale qui rappelle les vieux âges d'une grandeur fort lointaine formait un contraste étrange avec l'apparat plus moderne d'une cérémonie papale.

Au reste, jamais dans Rome les deux rites grec et latin ne s'étaient unis d'une façon aussi étroite, en la présence du chef de la catholicité.

Dans les deux conciles de Lyon (1274) et de Florence (1438), où l'Eglise grecque s'est déclarée unie à Rome, le pape n'assista point à une cérémonie grecque, mais les Latins et les Grecs assistèrent à la cérémonie papale latine.

Au concile de Lyon, les Grecs répétèrent dans leur langue le symbole que les Latins venaient de chanter.

L'importance exceptionnelle du pontifical grec en chapelle papale était donc tout à fait spéciale, le pape n'assistant pas seulement en qualité de chef hiérarchique de tous les rites, mais prenant une part active à la cérémonie liturgique grecque.

En la personne de ses principaux évêques ou de leurs représentants, ce fut l'Eglise grecque qui, la première, vint prendre possession de la salle des béatifications où devait se célébrer la grande solennité liturgique. Et, dans leurs costumes orientaux, apparurent Sa Béatitude Cyrille VIII, (M<sup>sr</sup> Goha, patriarche d'Antioche pour les Grecs-Melchites), M<sup>sr</sup> Schiro, archevêque de Neocésarée, du rite grec, M<sup>sr</sup> Honsi, vicaire patriarcal greco-arabe, archevêque titulaire de Tarse, M<sup>sr</sup> Sawaya, archevêque greco-arabe de Beyrouth, M<sup>sr</sup> Haggiar, évêque greco-arabe de Ptolemaïs, M<sup>sr</sup> Sceptikzi, évêque greco-ruthène de Lemberg, M<sup>sr</sup> Mladonoff, évêque greco-bulgare titulaire de Satala, plusieurs archimandrites, tous concélébrants avec le patriarche.

Ils s'étaient déjà groupés autour de l'autel sur lequel allait être célébré l'auguste sacrifice, quand, porté sur la *selia g-statoria*, revêtu de la chape blanche, ceint de la tiare, accompagné de tout son cortège, le pape entra

tandis que le chœur grec chantait le *Polychronion* qui est un souhait de longues et heureuses années.

Puis, le premier des concélébrants fut solliciter de Pie X la permission de commencer la messe, faveur que le pape lui accorda en langue grecque.

Il est temps de sacrifier au Seigneur : Seigneur saint, bénissez.

—Béni soit notre Dieu en tout temps, maintenant et toujours à travers les siècles, Amen.

Puis ce furent la petite entrée, le *Trisagion*, l'épître, l'évangile dont la lecture fut annoncée par le mot de *Sophia*. (la sagesse), promulgué à haute voix, puis encore la procession des dons ou grande entrée, les grandes supplications, le baiser de paix et le symbole. le canon, la consécration, le Pater, la communion, l'action de grâces, la bénédiction finale que le pape donna en latin selon la formule ordinaire, tandis que les indulgences furent promulguées en latin et en grec.

Les trois jours précédents, dans les églises de Saint-Athanase, du collège grec de la *via* Babuino, de Sainte-Marie-in-Dominica, desservie par les moines basilien du rite greco-melchite, des Saints-Serge et Bacchus au service du collège greco-ruthène, de brillantes cérémonies s'étaient faites, d'éloquents panégyriques de saint Jean Chrysostome avaient été prononcés. Ailleurs des académies littéraires avaient été tenues.

Au-dessus de cet autel, autour duquel, tous deux debouts, Pie X, successeur de saint Pierre à Rome, Cyrille VIII, successeur de saint Pierre à Antioche, unissaient leurs vœux dans une commune prière, nul doute que l'Eglise grecque triomphante ne chantât dans cette langue de l'immortalité que l'oreille ne peut entendre le triomphe de la foi des deux races grecque et latine dans la soumission au Vicaire du Christ. Parmi les Clément d'Alexandrie, les Denys Aréopagite, les Basile, les Grégoire de Nazianze, etc., Jean Chrysostome, dont Innocent I pleura la mort, dont Pie X célèbre le triomphe quinze fois séculaire, était là, invisible aux hommes, offert à l'admiration des anges, remerciant Dieu de cette éloquence qui séduisit les foules, de cette fermeté qui humilia Eudoxie, de cette vertu qui reste comme un phare allumé à travers âges, suppliant Dieu de réaliser le rêve du Christ : un seul troupeau sous un seul Pasteur.

\* \* \*

Peu de jours après arrivait au Vatican un présent original offert par Ménélik, empereur des Abyssins, à Sa Sainteté Pie X. Un religieux français, le Père Marie-Bernard, était l'envoyé officiel chargé du cadeau du Nègus.

Né à Cahors, le Père Marie-Bernard se trouve depuis sept ans dans la mission

d'Abyssinie, ou plutôt dans la région des Gallas qui fut évangélisée par le cardinal Massaia et par M<sup>sr</sup> Taurin. Une léproserie, où vivent une cinquantaine de lépreux, est l'œuvre principale fondée par le P. Marie-Bernard dans ces régions où les œuvres de charité inspirent un si grand respect à ceux qui ne partagent pas nos croyances.

L'idée d'envoyer deux lions au Pape vint à Ménélik quand il reçut les lettres par lesquelles le P. Marie-Bernard était accrédité pour lui remettre les insignes de l'Ordre du Saint-Sépulcre. En voyant sur l'écusson pontifical le lion de saint Marc, le Négus, qui porte le même symbole héraldique dans ses armes, s'estima très flatté d'avoir ce point de contact avec la plus grande souveraineté morale du monde. Et puis, les Abyssins se disant fils de saint Marc, l'amitié de Pie X qui gouverna autrefois l'église de Venise consacrée à saint Marc lui tint particulièrement à cœur. Ces diverses considérations déterminèrent Ménélik à offrir au Pape le plus grand cadeau royal qu'un Négus puisse donner, des lions.

Les recevoir, c'était encore chose facile, mais les conduire à travers les déserts, les embarquer, les amener jusqu'au Pape n'était pas une œuvre de médiocre difficulté.

La nuit de la Noël, la caravane marchait en file ; on avait évité de prendre le chemin de la montagne que les chameliers déclaraient trop difficile pour leurs chameaux. Le site qu'on traversait était délicieux, charmant, un vrai paradis terrestre, sauf les bêtes non apprivoisées... Plein d'enthousiasme, le P. Marie-Bernard allait, chantant son cantique de Noël, lorsque tout d'un coup retentit le mugissement du grand lion. Dans la nuit, on ne pouvait le voir. Le danger était encore accru par la forme de la caravane, car marchant en file la dispersion était à craindre, mulets, ânes, chameaux s'enfuyant dès qu'ils sont attaqués par les lions. De plus, si le lion avait soupçonné la présence des lionceaux, il se serait acharné contre la caravane pour les lui enlever. Pour comble d'infortune, on était non loin d'une rivière habitée par des crocodiles.

Providentiellement le lion s'éloigna sans avoir attaqué le Père Marie-Bernard et les siens ; mais on devine que celui-ci dut regretter un peu d'avoir été choisi pour une mission que plus d'un diplomate de profession aurait déclinée.

Un seul coup de griffe donné, au terme du voyage, est le souvenir cuisant laissé par les lionceaux au bon Père qui les conduisait.

C'est en audience spéciale que Pie X reçut l'envoyé extraordinaire de Ménélik, porteur de ses lettres, d'une mission de l'impératrice Taiton et de divers autres plis de divers princes abyssins.

La réception officielle accomplie, le pape s'entretint familièrement avec le religieux, l'interrogeant sur l'Abyssinie et lui communiquant les espérances

---

ces qu'il fonde pour le succès des missions sur l'esprit de tolérance dont est animé le Négus.



Si beau que soit l'espoir, il ne promet le bonheur que pour l'avenir ; bien autre est donc la joie du présent quand elle naît d'un succès qu'aucun lendemain ne semble menacer. Ce bonheur que goûtait Pie X dans l'action de grâces de son cœur, en écoutant les récits consolants que lui faisait Monseigneur l'archevêque de Québec sur l'état du catholicisme au Canada, a eu son écho dans le numéro du 16 février de l'*Osservatore romano*. En lisant la longue colonne qui a pour titre *Un'intervista con Arcivescovo di Quebec*, on sent que ce qui a dicté ces lignes n'est pas la réclame qui attire les autres pour les inviter à applaudir aux succès humains, mais le désir de montrer la vitalité du catholicisme dans une partie du Canada, pour que cette vue, réconfort pour ceux qui désespèrent toujours, soit un exemple à ceux qui voudraient, mais qui s'en tiennent dans la pratique au conditionnel du verbe *vouloir*.

Quelle consolation pour un évêque, quand au sein de la capitale du monde chrétien, après avoir énuméré tout ce qui se fait dans son diocèse, il peut dire à la face de tous : Mon peuple est ma suprême joie ; il pourrait servir d'exemple aux pays les plus catholiques de la vieille Europe. C'est ce qu'a pu dire M<sup>sr</sup> Bégin dont l'*Osservatore romano* rapporte les paroles : *Il mio popolo mi dà moltissima consolazione e potrebbe essere d'esempio a molti paesi cattolici della vecchia Europa*.

La conclusion de l'*Osservatore* s'impose ici : elle est un hommage d'admiration envers Québec, son clergé, son archevêque.

*Siamo lieti di poter fornire ai nostri lettori questi dati preziosi intorno all'attività religiosa e morale del Canada, e della importantissima Archidiocesi di Quebec, e ce ne rallegriamo vivamente con il zelante e solerte Prelato, che ne dà tanta parte, augurandoci, che anche altrove, ed anche nella vecchia Europa, se ne tenga calcolo per edificazione e come stimolo di imitazione ed esempio.*

DON PAOLO-AGOSTO.

---

## BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

---

*Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*, par le R. P. A.-G. Morice, O. M. I., grand in-8, 330 pages, Québec, 1908. Chez l'auteur, à Kamloops, B. C ; à Saint-Boniface, Man., à l'Archevêché. \$1.25 franco.

Le Révérend Père A.-G. Morice vient de mettre en librairie son *Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest*. Ce livre, écrit à Kamloops, dans la Colombie Anglaise, a été imprimé à Québec, chez Laflamme & Proulx. Il convenait sans doute qu'un ouvrage si considérable, qui raconte les bonnes actions de nos compatriotes canadiens-français de l'Ouest, fût imprimé au centre même de la vie française au Canada. Le Père Morice a, d'ailleurs, bien connu Québec en 1906, alors qu'il y vint prendre une part si active aux travaux du congrès des Américanistes.

Le *Dictionnaire historique* est d'une actualité que l'auteur a justement indiquée dans sa préface. L'Ouest canadien est aujourd'hui envahi par tous ces étrangers qu'y appelle notre politique intense d'immigration. Les nouveaux venus, qui ne connaissent encore rien de l'histoire des prairies où ils cherchent fortune, s'imaginent volontiers qu'ils y sont en pays absolument anglais ; ils ignorent, en tous cas, que ce sont des Canadiens-Français qui y furent les pionniers de la civilisation. Non seulement le découvreur de l'Ouest fut un Canadien-Français, Pierre de la Vérendrye, mais plus tard ceux qui parcoururent en tous sens ces pays vierges, et qui y conduisirent les « bourgeois » de la Compagnie du Nord-Ouest et de la Compagnie de la Baie d'Hudson, étaient des nôtres. La plupart des trappeurs, des coureurs de bois, des traiteurs étaient des fils aventureux et hardis de nos familles canadiennes. Il fut un temps où, dans le Nord Ouest canadien, le nom de « blanc » était synonyme de « canadien français ».

Avouons que nous-mêmes nous ignorons trop ces faits ; que la faute en est à notre ancienne et trop grande indifférence pour les choses de notre pays, et aussi, pour une part, à notre littérature historique qui est encore beaucoup trop pauvre. Hâtons-nous de former des écrivains qui révéleront notre passé trop inconnu aux nouvelles générations.

Le Père Morice a tracé dans son *Introduction* les grandes lignes d'une histoire des Canadiens-Français de l'Ouest, de tous ces héros obscurs qui souvent sacrifièrent leur vie au profit des explorateurs anglais ou américains. On connaît bien les noms fameux des Mackenzie, des Franklin, des Fraser ;

on ne sait pas assez que ces hommes ne durent le succès de leurs entreprises qu'à ces auxiliaires rudes, tenaces, hardis, intrépides, qui étaient les guides et les coureurs canadiens français. Les explorateurs recherchaient leurs services; ils reconnaissaient que leur entrain, leur bonne humeur et leur courage étaient bien supérieurs aux vertus des Anglais et des Anglo-Américains.

Aussi, depuis l'année 1789, où Alexandre Mackenzie descendait jusqu'à l'Océan Glacial le fleuve qui porte son nom, jusqu'en 1865, où l'Américain Cyrus Field s'en allait dans l'Alaska essayer de relier par un fil télégraphique l'Amérique et l'Asie, l'on voit toujours des Canadiens-Français seconder efficacement la hardiesse des chefs d'expédition. Toutes les grandes explorations furent faites avec le secours indispensable du Canadien-Français. Ce sont des nôtres qui accompagnent encore Mackenzie, en 1792, au delà des Montagnes-Rocheuses et jusqu'aux rivages du Pacifique; Fraser, en 1808, le long du cours capricieux de la rivière qui porte son nom; Franklin, en 1820-1822, dans cette expédition où périrent tant de Canadiens-Français; George Back et Richard King, en 1833-1835, dans leurs courses vers le nord, à la recherche de Sir John Ross; Sir John Simpson, en 1841, dans son voyage vers l'Alaska. Et nous pourrions multiplier encore les exemples pareils d'un tel héroïsme.

Ajoutons que nos compatriotes de l'Ouest ont été plus que tous autres des civilisateurs. Par leurs alliances avec les femmes indiennes ils ont merveilleusement contribué au relèvement social des Sauvages, et créé la race forte des Métis. Il y avait, d'ailleurs, à côté d'eux, pour coopérer à cette œuvre de la civilisation des Indiens, des missionnaires vaillants, en grand nombre canadiens-français, dont on retrouve le nom et la vie dans le *Dictionnaire* historique du Père Morice.

L'ouvrage est donc extrêmement instructif. C'est une histoire des Canadiens de l'Ouest éparpillée, disséminée dans les 625 articles du *Dictionnaire*. Parmi ces articles il y en a qui sont des études très longues et très élaborées. La *Nouvelle-France* reproduisait dans sa livraison de janvier l'article consacré à M<sup>sr</sup> Demers; la *Revue canadienne* publiait l'autre jour l'article substantiel où sont racontées la vie et l'œuvre de Louis Riel. Les articles Gabriel Dumont, Ambroise Lépine, André Nault, qui furent des auxiliaires si actifs de Riel, Joseph Larocque qui fut l'un des types les plus parfaits des traiteurs de l'Ouest, et bien d'autres, nous apportent les renseignements les plus curieux, parfois les plus nouveaux, sur la vie de l'Ouest canadien.

Les articles, écrits dans le style très simple qui convient à ce genre de travail, sont, évidemment, d'une étendue fort inégale. Ce *Dictionnaire* est vraiment une mosaïque, comme l'appelle son auteur, une mosaïque où entrent des pierres parfois bien petites, des noms de Canadiens-Français qui n'ont pas joué eux-mêmes de rôles brillants; mais n'est-ce pas de toutes ces

parcelles de marbre que sont faites les grandes pièces qui ont la valeur des plus parfaits chefs-d'œuvre ? Et n'est-ce pas tous ces dévouements obscurs qui composent le fonds merveilleux de notre histoire ?

Nous souhaitons au travail du Révérend Père Morice tout le succès qu'il mérite, et nous le remercions d'avoir recueilli tant de fragments si précieux de notre vie nationale.

*L'Association Loyola.*—Œuvre de la jeunesse catholique ; in-18, 56 pp., imprimé chez Laflamme & Proulx, Québec, 1908. Petite plaquette illustrée où sont exposés l'organisation et le développement des œuvres intéressantes dirigées par les Jésuites de Québec.

CAMILLE ROY, p<sup>tr</sup>e.

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

Péchenard (M<sup>sr</sup>), évêque de Soissons : *Vers l'action* (in-12, 331 pp. Paris, Bloud, 1907, 3 f. 50).

« Plutôt Péchenard que celui-là ! », avait coutume de dire l'ancien ministre des cultes, Dumais, quand on le pressait de désigner à l'épiscopat un candidat qui ne lui agréait point. Et il ajoutait : « Tant que j'occuperai le ministère, Péchenard ne sera pas évêque ! » Dumais se rappelait avoir en vain sollicité pour un document la signature du vicaire-général de Reims en lui promettant de le proposer pour la mitre. L'événement ratifia la prédiction. M<sup>sr</sup> Péchenard fut appelé à l'Institut Catholique de Paris et sa nomination à l'évêché de Soissons, arrêtée à Rome dès 1892, ne put être confirmée qu'en 1906, deux mois après la mort de Dumais, six mois après le vote de la loi de Séparation.

Les hommes d'action ou de réaction sont la terreur des gouvernements qui s'appuient, pour se maintenir, sur la violence exercée contre la faiblesse. Le ministre des cultes avait reconnu en M<sup>sr</sup> Péchenard un homme de cette trempe. On ne croirait pas cependant qu'il le soit, si l'on examine la liste de ses douze ou treize volumes d'histoire. On le prendrait plutôt pour le bénédictin qui, penché sur les manuscrits anciens, s'acharne, sans souci du présent, à reconstituer la physionomie du passé. Et pourtant ceux qui savent quel rôle joua M<sup>sr</sup> Péchenard dans l'administration de l'archidiocèse de Reims, avec quelle ardeur et quel succès il restaura la situation financière de l'Institut Catholique de Paris, n'ont pas de peine à reconnaître en lui un cerveau éminemment pratique. D'autre part, les quatorze études qu'il vient

de réunir sous le titre *Vers l'action* montrent assez de quelle énergie juvénile l'évêque de Soissons est encore doué.

D'après le caractère des auditeurs, ces écrits se partagent en trois groupes. L'un comprend les discours solennels au congrès catholique de Reims et au congrès de la jeunesse catholique de Tours (N<sup>os</sup> 1, 3), l'autre les entretiens familiers au petit séminaire de Reims et à l'école Saint-Charles de Saint-Brieuc (N<sup>os</sup> 12, 13), le dernier, les allocutions académiques prononcées soit à la rentrée des cours de l'Institut Catholique de Paris (N<sup>os</sup> 6, 7, 4, 5, 8, 9, 10, 11, 14) soit lors du pèlerinage de ce même Institut à Montmartre (N<sup>o</sup> 2). Le ton varie avec la nature même de l'auditoire. L'orateur y parle aux enfants avec la douceur et l'affabilité d'un père, aux jeunes gens, élite intellectuelle de demain, avec l'autorité du Maître qu'il représente, aux prêtres avec la déférence et la sympathie du soldat pour ses compagnons de lutte.

Mais une seule préoccupation domine tous ces discours, celle de l'avenir ; une seule passion anime la plupart d'entre eux, l'amour des âmes jeunes. Ajoutez à ces traits le souci constant d'élever le niveau de l'enseignement supérieur en le rendant plus chrétien, de détruire le préjugé qui regarde cet enseignement comme l'adversaire des idées modernes : vous avez saisi le caractère profondément apostolique des chapitres qui composent *Vers l'action*.

Cette unité d'intention se diversifie selon la nature des sujets abordés.

Supposez qu'en guise de préface l'auteur explique les rapports entre la science et Dieu (N<sup>o</sup> 2). Il part ensuite de la nécessité de la valeur personnelle (N<sup>o</sup> 3) et détaille les divers éléments qui la constituent : étude de la religion (N<sup>o</sup> 6) éclairée par le Maître unique (N<sup>o</sup> 7) ; recherche de la vérité, même humaine, par une solide préparation (N<sup>o</sup> 4) qui fait naître les convictions (N<sup>o</sup> 5) et que complète le développement intellectuel (N<sup>o</sup> 8) ; éloignement des obstacles par la culture de la volonté (N<sup>o</sup> 12) et la perfection de la vie morale (N<sup>o</sup> 9) ; propagation, par la voix des jeunes surtout (N<sup>o</sup> 14), de la vérité mieux connue tant dans l'ordre national (N<sup>o</sup> 11) que dans l'ordre social (N<sup>os</sup> 10, 13). Et, quand l'orateur a formé d'après ce plan une virile génération, il peut conclure avec raison que les « motifs d'espérer » ne font pas défaut (N<sup>o</sup> 1).

Que l'auteur se borne à tresser autour de ce cadre des dissertations trop générales et n'indique pas assez les moyens particuliers de l'action, nous ne le nierons pas. Si on l'en blâme, on concédera qu'il partage pareil tort avec tous les auteurs de France qui ont écrit sur ces questions. Et le caractère *généraliste* de leurs démonstrations pourrait bien expliquer, pour une bonne part, le peu de changements qu'elles produisent dans les esprits et dans les cœurs.

Au moins M<sup>sr</sup> Péchenard leur imprime une allure combative dont la présence place son livre bien au-dessus des ouvrages similaires. Et l'on admire

l'entraînait avec lequel il décrit la gradation logique des efforts que multiplie le gouvernement de la liberté contre l'enseignement chrétien à tous ses degrés (N° 11).

EMILE CHARTIER, p<sup>tr</sup>e,

Ancien élève de l'Institut Catholique de Paris.

*Ketteler*, par Georges Goyau, 1 vol. in-12. Prix frs 3.50 ; franco, 4. frs  
Librairie, Bloud, 4, Rue Madame, Paris, VI. 1908.

Il appartenait à l'auteur de *l'Allemagne religieuse* de nous parler du grand évêque de Mayence, le baron Emmanuel de Ketteler (1811-1877).

Dans ces pages, Monsieur Goyau n'a pas eu l'intention de donner une biographie complète de Monseigneur de Ketteler ; ce qu'il s'est proposé, c'est de faire connaître par des fragments bien groupés, Ketteler, *docteur social*. *L'Eglise et les temps nouveaux* ; *L'Eglise et les diverses variétés de l'absolutisme* ; *L'Eglise et le problème de la propriété* ; *L'Eglise et la question ouvrière* ; *La politique sociale* : telles sont les cinq rubriques sous lesquelles vient se grouper tout l'enseignement social de Ketteler.

On pourrait résumer cet enseignement en disant que l'évêque de Mayence « très progressiste » au vrai sens du mot, a cherché sans cesse à adapter les « vieilles vérités » aux « formes nouvelles, » et a fait appel à l'antique thomisme pour résoudre le problème social.

C'est la conclusion qui se dégage de la lecture attentive des discours de Ketteler cités par l'auteur : conclusion consolante en ce temps de *modernisme* où plusieurs pensent que la philosophie traditionnelle est en « opposition directe » avec le progrès.

A. R.

*Vers le Catholicisme*.—Programme de Conférences apologétiques, par H. LIGEARD, professeur d'apologétique à l'école de théologie de Lyon-Francheville. In-16 de pp. 120. Prix : 1 fr. 50. PARIS-LYON. Librairie Emmanuel Vitte et *Chronique du Sud-Est*.

Ce petit livre nous présente seize plans de Conférences apologétiques pour les cercles d'études de jeunes gens. L'auteur a voulu aider les laïques zélés, surtout les jeunes, qui pressés par la charité de Jésus-Christ, veulent éclairer leurs frères ignorants ou trompés. Mais précisément, parce que ces apôtres sont jeunes et laïques, il importerait souverainement de ne mettre entre leurs mains que des matériaux d'une rigoureuse orthodoxie. Or, à ce point de vue, une chose étonnée, c'est que dans l'abondante bibliographie donnée après chaque conférence, des ouvrages sont indiqués sans aucune réserve, alors que des réserves très sérieuses s'imposent. Par exemple, un ouvrage de M. l'abbé Dimnet, récemment mis à l'Index, est indiqué trois fois ; un livre de M. Tyrril, deux fois ; et l'on en signale d'autres de MM. Séailles, Balfour, E. Le Roy, Laberthonnière. Ces livres, que tout prêtre ne

lirait pas sans danger pour sa foi, ne peuvent qu'être funestes à de jeunes laïques, dont le bagage théologique est naturellement très léger. Dans ces conditions je ne vois pas que *Vers le catholicisme* ait droit de cité dans les bibliothèques de nos cercles d'études canadiens.

P. J.

*Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme*, publiés sous la direction de MM. les abbés H. Hemmer et P. Lejay.—I. JUSTIN, *Apologies*, texte grec, traduction française, introduction et index par L. Pautigny, agrégé de l'Université, in-12, \$0.50.—II. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, livres I-IV, texte grec et traduction française par Em. Grapin, curé-doyen de Nuits, (Côte-d'Or), in-12, \$0.80 (Paris, Picard).

La publication qui paraît sous ce titre : *Textes et Documents.....* est appelée à rendre aux études historiques et théologiques les services les plus précieux. Dès son apparition, les témoignages les plus élogieux lui sont venus de toutes parts. On peut dire qu'elle arrive à son heure. Il y a un renouveau dans les études religieuses et une des caractéristiques du mouvement intellectuel de notre époque, c'est le souci de remonter aux sources. L'érudition de seconde main n'est plus de mise ; les textes écourtés—et souvent défigurés par le seul fait qu'ils sont séparés du contexte—ont pu suffire autrefois ; aujourd'hui ils ne suffisent plus. C'est aux auteurs eux-mêmes que tous les travailleurs sérieux vont demander un accroissement de lumière pour leur esprit et des preuves solides pour leurs opinions.

MM. les abbés H. Hemmer et P. Lejay ont entrepris de publier une collection de textes et de documents originaux pour l'étude historique du christianisme. Elle comprendra les œuvres les plus utiles pour l'histoire proprement dite du christianisme, pour celle de ses institutions et de son dogme. Les ouvrages trop longs seront présentés dans leurs parties essentielles, reliées par des analyses. Des introductions précises fourniront tous les renseignements utiles à l'intelligence d'un ouvrage et à l'appréciation de sa valeur historique. Chaque ouvrage sera suivi d'un index contenant tout ce qui peut aider à une recherche ou à une comparaison. Les volumes paraîtront à des intervalles assez rapprochés, dans le format in 12 ; l'exécution typographique sera uniforme, pour tous les volumes. Le texte original, grec ou latin, sera publié en regard de la traduction française.

Déjà cinq volumes ont paru. Ils réalisent pleinement les promesses des éditeurs de cette collection. L'exécution typographique admirablement soignée, la clarté de l'impression, la fidélité et l'élégance de la traduction ne permettent pas de douter du succès de l'œuvre.

I. S. JUSTIN. *Apologies...* Le premier des apologistes chrétiens, saint Justin, ouvre la marche. Dans ses deux apologies, bien des questions sont traitées qui aujourd'hui encore sont pour nous du plus grand intérêt. On écoute avec sympathie ce premier défenseur de la religion nous faire le tableau des mœurs des premiers chrétiens. Pour les défendre et les venger

des attaques de leurs ennemis, il n'a qu'à les mettre en regard de leurs détracteurs. Il nous parle des réunions dominicales, de la célébration de l'Eucharistie et sa parole est d'un grand poids contre les adversaires du mystère de nos autels. Tout est à lire dans ses deux apologies, et tout y est plein de charme—la comparaison surtout qu'il fait entre la philosophie païenne et la doctrine chrétienne. La traduction de cet ouvrage est facile et pleine d'élégance.

II. EUSÈBE. *Histoire ecclésiastique...* L'histoire ecclésiastique d'Eusèbe comprendra trois volumes. Le premier nous conduit jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle. C'est la première histoire de l'Eglise qui ait été entreprise, et comme Eusèbe a compulsé fidèlement les sources, comme il nous a dit tout ce qu'on savait de son temps, on comprend l'importance que revêt son ouvrage et l'intérêt qui s'y rattache. On a reproché à l'évêque de Césarée de s'être montré historien partial. Ce reproche n'est pleinement fondé que pour la partie de son histoire qui raconte le règne de Constantin. Là il se montre partisan, et les faits qu'il rapporte sont sujets à caution. Il faut les lire en ne perdant pas de vue que celui qui parle est un fauteur plus ou moins avoué des Ariens. Mais pour la période dont traite le présent volume, Eusèbe fait preuve de témoin fidèle et bien renseigné. P. P.

*Alfred de Vigny*, par Maurice Masson. Chez Bloud, 1908.

Cet essai sur Alfred de Vigny a obtenu un prix d'éloquence à l'Académie française. C'est une bonne étude sur la vie, les idées et l'art du poète philosophe. En appendice des *Lettres inédites* d'Alfred de Vigny. C. R.

---

### FAUTES A CORRIGER

---

Dans l'article *A propos d'une préface*, paru dans la dernière livraison (février) de notre revue, se sont glissées les erreurs suivantes que le lecteur est prié de corriger :

P. 100, 20<sup>e</sup> l., ajouter à la liste des poèmes mentionnés, *Le Drapeau de Curillon* ;

P. 102, dans la note, 6<sup>e</sup> l., au lieu de « *vieilles odes* », lisez « *meilleures odes.* »

---

Directeur-propriétaire . . . . . L'abbé L. LINDSAY.

---

QUÉBEC. — Imprimerie de la COMPAGNIE DE « L'ÉVÈNEMENT. »